
A
000 117 947 2
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

PIERRE LOTI

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Les Alliés qu'il nous faudrait



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3 RUE AUBER, 3

LES ALLIÉS
QU'IL NOUS FAUDRAIT

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

AU MAROC . . . . 1 vol.
AZIYADÉ . . . . 1 —
LE CHATEAU DE LA BELLE-AU-BOIS-DORMANT . . . . 1 —
LES DERNIERS JOURS DE PÉKIN . . . . 1 —
LES DÉSENCHANTÉES . . . . 1 —
LE DÉSERT . . . . 1 —
L'EXILÉE . . . . 1 —
FANTÔME D'ORIENT . . . . 1 —
FIGURES ET CHOSES QUI PASSAIENT . . . . 1 —
LA FILLE DU CIEL . . . . 1 —
FLEURS D'ENNUI . . . . 1 —
LA GALILÉE . . . . 1 —
L'HORREUR ALLEMANDE . . . . 1 —
LA HYÈNE ENRAGÉE . . . . 1 —
L'INDE (SANS LES ANGLAIS) . . . . 1 —
JAPONERIES D'AUTOMNE . . . . 1 —
JÉRUSALEM . . . . 1 —
LE LIVRE DE LA PITIÉ ET DE LA MORT . . . . 1 —
MADAME CHRYSANTHÈME . . . . 1 —
LE MARIAGE DE LOTI . . . . 1 —
MATELOT . . . . 1 —
MON FRÈRE YVES . . . . 1 —
LA MORT DE PHILÆ . . . . 1 —
PAGES CHOISIES . . . . 1 —
PÊCHEUR D'ISLANDE . . . . 1 —
PROPOS D'EXIL . . . . 1 —
RAMUNTCHO . . . . 1 —
RAMUNTCHO, pièce . . . . 1 —
REFLETS SUR LA SOMBRE ROUTE . . . . 1 —
LE ROMAN D'UN ENFANT . . . . 1 —
LE ROMAN D'UN SPAHI . . . . 1 —
LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE . . . . . 1 —
TURQUIE AGONISANTE . . . . 1 —
UN PÈLERIN D'ANGKOR . . . . 1 —
VERS ISPAHAN . . . . 1 —

Format in-8° cavalier.

ŒUVRES COMPLÈTES, tomes I à XI . . . . 11 vol.

Éditions illustrées.

PÊCHEUR D'ISLANDE, format in-8° jésus, illustré de nombreuses compositions de E. RUDAUX . . . . 1 vol.
LES TROIS DAMES DE LA KASBAH, format in-16 colombier, illustrations de GERVAIS-COURTELLEMONT . . . . 1 —
LE MARIAGE DE LOTI, format in-8° jesus. Illustrations de l'auteur et de A. ROBAUDI . . . . 1 —

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

PIERRE LOTI
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ALLIÉS QU'IL NOUS FAUDRAIT



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Il a été tiré de cet ouvrage

CENT EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

et

VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER IMPÉRIAL DU JAPON,

tous numérotés.

AVANT-PROPOS

Octobre 1919.

La censure vient enfin de nous délivrer de sa longue oppression!

Sa partialité fut excessive ; je n'en accuse pourtant pas notre grand chef, que j'admire à tant de points de vue, mais plutôt certains subalternes qui, sous son règne si dévorant pour lui-même, firent trop souvent triompher, au détriment de l'exactitude, leurs idées et rancunes personnelles. Il y avait aussi par centaines des banquiers levantins qui, les mains pleines d'or, veillaient partout ; c'étaient gens

habiles et acharnés à découvrir, au flair, les quelques rares petites âmes à vendre qui çà et là entachaient nos rangs, et, sous leur patronage, des calomnies salariées s'insinuaient de temps à autre par surprise dans nos feuilles les plus intègres; contre les pauvres Turcs, des insultes infiniment regrettables se faufilaient sans trop de peine, tandis qu'il ne fallait jamais toucher aux Arméniens ni aux Grecs.

Maintenant que la permission de parler nous est rendue, à nous tous qui avons fréquenté l'Orient et qui *savons*, il se fait déjà bien tard, hélas! pour essayer de proclamer la vérité. C'est donc en hâte excessive que je réunis dans cette brochure quelques consciencieux plaidoyers qui furent plus ou moins tronqués ou jetés aux oubliettes, et je prie ceux qui voudront bien les lire de pardonner les répétitions et le désordre.

Sans les difficultés qui entravent momentanément la librairie, j'aimerais à publier, à la suite de ces articles trop décousus, des centaines de lettres si belles, émanant de nos

combattants qui ont vu de près les Turcs et les Levantins, et qui tous s'offrent à me soutenir de leurs ardents témoignages et de leurs loyales signatures. Mais il en résulterait un volume beaucoup trop lourd, qu'aucun éditeur ne se risquerait à lancer.

Je tiens à mentionner ici une remarquable brochure de M. Robin-Raynaud, intitulée « La politique de la France en Turquie ». Elle est beaucoup plus coordonnée, plus irréfutable et plus incisive que cet incohérent amas d'articles, dont je me sens confus.

P. L.

LES ALLIÉS QU'IL NOUS FAUDRAIT

I

LES ALLIÉS QU'IL NOUS FAUDRAIT

(Article imprimé et distribué clandestinement, à cause de la censure.)

Janvier 1919.

« La Méditerranée est un lac français. » Il y a une cinquantaine d'années, cela se disait encore, mais, hélas ! qu'il est loin de nous, ce temps-là ! qu'il est loin de nous le temps où l'Égypte, au lendemain du percement du canal de Suez, ne voyait et n'admirait que la France ! Le temps où, à Jérusalem, dans la basilique du Saint-Sépulcre, pendant la messe solennelle de Pâques, on apportait en grande pompe la communion au consul général de France d'abord,

toujours à lui le premier, avant les représentants assemblés de toutes les autres nations européennes ! Le temps où nous étions chez nous au Liban et en Syrie ! Le temps où Constantinople était une ville d'influence, de sympathie et de langue françaises !... Hélas ! hélas ! une nation, depuis des siècles rivale de la nôtre et dont nous ne pouvons qu'admirer avec effroi l'inébranlable suite d'idées, poursuit à notre détriment son plan grandiose et tenace de devenir la plus grande, la seule puissance islamique du monde, et partout elle nous supplante. Pour contrebalancer un peu son influence, — pour le moment amicale, il est vrai, — surtout pour parer au danger d'un réveil des Boches, il nous faudrait en Orient des alliés puissants et sûrs, cela tombe sous le sens. Or, ces alliés où les prendrions-nous? Les Russes, sur lesquels nous comptions jadis? — Mais ils viennent de faire leurs preuves. Les petits Grecs? — Mais toutes leurs trahisons, couronnées par le guet-apens et les assassinats d'Athènes !... Ah ! les Turcs, oui, ceux-là et rien que ceux-là, qui, de fait ou d'intention, nous restaient fidèles depuis

l'époque lointaine où notre alliance avait été signée par les deux plus grands souverains de l'Europe d'alors, François Ier et Soliman-le-Magnifique. Mais, hélas ! demain ils n'existeront plus et nous voici prêts à souscrire, nous aussi, à leur décret de mort, après les avoir déçus de toutes les manières, abandonnés au milieu de leurs pires détresses.

Quand l'Angleterre s'installa en Égypte, ils avaient compté sur nous pour lui rappeler sa parole donnée à toute l'Europe, qu'elle n'y resterait pas, et nous nous sommes dérobés. A la fin du siècle dernier, quand la Grèce leur a déclaré la guerre, — et s'est du reste laissé écraser en huit jours, — nous avons fait chorus avec les autres nations occidentales pour exiger d'eux la renonciation aux fruits de leur victoire. Lors de la guerre Balkanique, non seulement nons avons pris fait et cause contre eux, en exaltant les féroces Bulgares et leur immonde Ferdinand, mais nous les avons insultés à jet continu dans tous nos journaux, leur attribuant tous les crimes de leurs ennemis : « Les Turcs massacrent, répétions-nous à qui mieux mieux, les Turcs continuent de

commettre les pires horreurs » (cliché du cher paladin Ferdinand) et nous n'en avons jamais voulu démordre, alors même qu'il était prouvé par cent témoins, par cent commissions internationales, que les tortionnaires et les massacreurs étaient du côté des soi-disant chrétiens. En dernier lieu enfin c'est nous qui, avec une recrudescence d'injures à leur adresse, avons lancé l'Italie contre eux sur la Tripolitaine... Et après tout cela, nous avons la naïveté de nous indigner de ce que ces pauvres Turcs, reniés par nous et trouvant une occasion sans doute unique d'échapper à la menace séculaire d'écrasement par le colosse russe, se soient jetés dans les bras de l'Allemagne ! Qu'est-ce qu'ils nous doivent, s'il vous plaît ? Comme circonstance atténuante à leur décision de désespoir, il est de toute justice aussi de citer les imprévoyances, les maladresses sans nombre de notre diplomatie chez eux à l'heure du déchaînement de la guerre mondiale, alors que la diplomatie boche agissait au contraire avec la plus habile perfidie et la brutalité la plus impudente. Est-il nécessaire de rappeler aussi que ce comité « jeune turc », responsable de tout, ne repré-

sentait en Turquie qu'une minorité infime entièrement sous la griffe allemande, — comité qui du reste, sur ses vingt-cinq membres, comprenait à peine cinq véritables Osmanlis, les autres étant des métèques de toute provenance, Grecs, Crétois, Juifs, Arméniens, etc.

« *Aux parties du présent empire ottoman, seront assurées pleinement la souveraineté et la sécurité* », avait dit M. Wilson dans l'article 12 de son programme, lequel programme avait été accepté et *contresigné* par toutes les puissances de l'Entente. Mais voici que cet article 12 est le seul aujourd'hui foulé aux pieds, sans même que personne ait eu l'idée d'en donner une excuse, ou seulement une explication. Non, il semble maintenant admis en Occident que les Turcs sont des parias hors la loi et que leurs ennemis seuls aient le droit d'être entendus à la Conférence de la Paix. N'ont-ils pas, dans leur malheureux pays, une supériorité numérique écrasante, une communauté absolue de religion, de coutumes, de langue — et aussi d'honnêteté ! Et pourquoi la censure, cruellement partiale, coupe-t-elle tout ce qui peut déplaire aux Arméniens et aux Grecs,

tandis qu'elle laisse passer les pires insultes pour les Turcs? N'ai-je pas lu dernièrement dans un journal de Paris ces phrases aussi imbéciles qu'odieuses :

De tous nos ennemis, les Turcs sont non seulement ceux que nous devons le plus haïr, mais ceux qu'il nous faut mépriser le plus.

Nous devrions cependant craindre de les pousser aux actes désespérés et de seconder ainsi le jeu de ces *agents provocateurs* à gages qui continuent chez eux d'ignobles manœuvres. Que, pendant la guerre, ils aient eu pour nous des égards exceptionnels, il n'y a plus que des hommes de mauvaise foi pour oser le contester. Et voici notre remerciement!... J'ai déjà dit qu'ils meurent de faim ; or, sait-on chez nous qu'en ce moment même, tandis que nous nous apprêtons à ravitailler la monstrueuse Allemagne qui simule la famine, non seulement nous ne songeons pas aux Turcs, mais pour comble nous venons d'empêcher, à force de lenteur voulue à délivrer les permis, le départ de Barcelone d'un bateau de secours à destination de Constantinople, affrété par la pitié

des Neutres pour apporter là-bas des vêtements et des vivres, les plus anodins macaronis, les plus innocentes lentilles et les plus inoffensives chaussettes !...

Pauvres Turcs ! dans leur stupeur et leur désespoir, de tous côtés ils s'adressent à moi, mais que puis-je, hélas ! pour faire entendre ma voix et le concert des voix si nombreuses de tous les Français qui vraiment les connaissent ? Tous les bureaux de la presse parisienne sont encombrés par la meute acharnée de leurs ennemis : Arméniens, Grecs, Levantins de toutes couleurs qui, les jugeant perdus, se précipitent à la curée. Sans plus rien espérer, je veux cependant citer la dernière dépêche qui m'arrive d'un de leurs plus importants comités de défense :

Nous tournons vers vous nos regards suppliants dans la détresse que nous cause le sort réservé par la Conférence à la patrie turque, contrairement aux principes élevés de justice proclamés par l'Entente. Espérant quand même que la grande nation française ne voudra pas souscrire à une iniquité si criante, nous vous conjurons d'en appeler à sa *générosité*, pour savoir si les descendants de François Ier approuvent réellement sans pitié le sort infligé aux fils de Soliman.

La *générosité,* disent-ils! Mais en politique, la générosité, cela ne se porte plus, même pas dans notre chère France qui est, j'ose le dire, de toutes les nations la plus généreuse. Hélas! hélas, mon humble voix ne peut rien, même pas faire entendre qu'il y aurait pour nous intérêt capital à maintenir à Constantinople une Turquie forte et alliée.

Non, je ne peux rien, même pas mettre une sourdine au tollé d'insultes qui monte de partout contre cette Turquie agonisante. C'est pourtant si peu chevaleresque, si peu français quand il s'agit de vaincus aux abois! Oh! je le sais bien, ceux qui les injurient sont des hommes qui n'ont jamais mis le pied en Orient, des hommes que de vieux préjugés aveuglent et qui, de bonne foi, je n'en doute pas, se laissent encore monter la tête par les agents d'une propagande enragée. Le plus souvent aussi, le nom de ces insulteurs se termine par cette diphtongue : *ian* qui à elle seule dénonce l'Arménie nasillarde et geignarde ; ce sont de purs Arméniens, et alors, que prouvent leurs dires intéressés? Mais quand même, cela porte sur les masses, qui n'ont ni le temps

ni la ferme volonté de se documenter davantage.

J'ai entre les mains d'écrasants dossiers, contrôlés, signés et contresignés, sur les agents provocateurs[1] de massacres et sur les agissements des Arméniens, en Asie, au début de la guerre mondiale ; ils étaient sujets Ottomans ; on les laissait parfaitement tranquilles à ce moment-là, et pourtant ils n'hésitèrent pas à courir au-devant des armées de l'invasion russe, à servir d'espions et de pisteurs ; dans les villes et les villages, non seulement ils leur désignaient les maisons turques, mais ils étaient les premiers à incendier, torturer, massacrer à tour de bras, faire des piles de cadavres. Quel est donc le peuple au monde qui n'aurait pas réprimé violemment de telles forfaitures commises dans son sein et en pleine guerre ?

Pour finir, je voudrais demander à mes chers

1. On sait qu'à Constantinople notre général Franchet d'Espérey vient de traduire en conseil de guerre le général allemand Liman von Sanders pour avoir été l'homme qui a ordonné les derniers massacres d'Arméniens. On sait aussi, et des Arméniens le disent eux-mêmes, que plusieurs Turcs ont risqué leur situation et leur vie pour essayer d'arrêter ces crimes.

compatriotes une seule chose : si des considérations supérieures que je n'ai pas à apprécier, si des pressions étrangères irrésistibles nous forcent de souscrire à l'arrêt de mort de ces Turcs, qui auraient été pour nous de si précieux alliés, au moins écoutons avec un peu plus de confiance les innombrables voix de tous nos officiers ou soldats revenus d'Orient ; j'ai par centaines leurs lettres spontanées qui sont si terribles pour les Levantins et si affectueuses pour les Turcs, pour les Turcs seuls. Je citerai, de l'un d'eux, cette phrase textuelle qui par sa forme m'a amusé au milieu de mon angoisse : « *Oh ! là là, les férocités turques, les massacres d'Arménie, nous avait-on assez bourré le crâne avec ce bateau-là !* » Et tous racontent les égards dont les Turcs entouraient nos prisonniers et nos blessés : « *Ils nous laissaient aller relever nos hommes tombés entre les lignes, ce qu'aucun belligérant n'eût jamais fait. Aux Dardanelles, quand ils devaient bombarder un fort où nous avions une ambulance, ils nous avertissaient l'avant-veille, pour nous laisser le temps de tout évacuer, etc., etc.* » Et tous ont signé, donnant leur adresse et me

priant de ne pas hésiter à les appeler en témoignage.

Oh! avec quelle émotion j'ai lu la longue lettre de l'un de nos héroïques lieutenants de vaisseau! Quand le glorieux navire qu'il commandait là-bas, percé de part en part, eut coulé, en gardant haut son grand pavillon de France, grièvement blessé lui-même, il se dirigea vers la terre, à la nage, soutenu par les épaves, à la suite de ce qui restait de ses matelots ensanglantés et presque mourants. Les Turcs alors, au lieu de les mitrailler à la manière boche, leur indiquèrent la plage où accoster; n'ayant point de barque à leur envoyer, ils entrèrent dans l'eau pour les aider et les soutenir. L'officier turc qui commandait le détachement, après avoir salué et tendu amicalement la main, fit rendre les honneurs militaires à tous, jusqu'au plus humble des matelots, et leur exprima en français son regret profond d'avoir été obligé de tirer sur le pavillon tricolore. Nos hommes, exténués de froid et de souffrance, furent réchauffés, réconfortés, vêtus, pansés avec des soins fraternels. Un peu plus tard, il est vrai, comme on les conduisait à une ville proche où

était l'ambulance, des groupes vociférants sortirent à leur rencontre, et le lieutenant de vaisseau se plaignit à son nouveau camarade turc : « Oh! répondit celui-ci, — en les écartant avec une cravache, — mais regardez-les : ce sont presque tous des Grecs ! »

Et maintenant, j'ai dit à peu près tout ce que ma conscience m'obligeait de dire, mais je l'ai dit sans espoir. Donc je me retire pour un temps dans l'ombre, en haussant les épaules devant les insultes arméniennes. La lutte, hélas ! est par trop inégale, et la cause est perdue !... Plus tard seulement, *quand cela me sera permis*, je publierai un livre d'irréfutables témoignages.

II

LES TURCS

Janvier 1919.

Notre chère et plus que jamais admirable France est, je crois, le pays du monde où l'on vit dans la plus tranquille ignorance de ce qui se passe chez le voisin. La Turquie, par exemple, qui fut pourtant notre alliée pendant des siècles, est aussi inconnue de nous que les régions du Centre-Afrique ou de la Lune. Ainsi n'ai-je pas vu à Constantinople, où l'hiver est plus dur qu'à Paris, des touristes de chez nous arriver en décembre avec des vêtements de toile ! N'ai-je pas lu dans de grands

journaux parisiens, pendant que mon navire, là-bas, se débattait depuis des semaines au milieu des rafales de neige : « Qu'il est heureux, M. Pierre Loti, d'être au Bosphore, le pays de l'éternel printemps ! » — C'est que, vous comprenez, ce pays-là est en Orient, n'est-ce pas ; alors, pour la plupart des Français moyens, qui dit Orient, dit ciel bleu, soleil, palmiers et chameaux... Et, dans leur amusante ingénuité, ils confondent Turc avec Kurde, Osmanli avec Levantin, etc... ; pour eux, tout ce qui porte un bonnet rouge, c'est toujours des Turcs.

Allez donc essayer d'ouvrir les yeux à certains bourgeois de chez nous qui, de père en fils, se sont hypnotisés — crétinisés, oserai-je dire — sur la prétendue férocité de mes pauvres amis les Turcs. Au début de la guerre balkanique, ai-je été assez bafoué, injurié, menacé pour avoir pris leur défense, pour avoir osé dire que les Bulgares, au contraire, étaient de cruelles brutes et que leur Ferdinand de Cobourg (pour qui toutes nos femmes s'étaient emballées et dont elles portaient les couleurs) n'était qu'un monstre abject.

De celui-là, par exemple, du Cobourg, je

suis vengé aujourd'hui, car il a surabondamment prouvé ce que j'avançais : cinq fois traître en dix ans et tirant dans le dos de ses alliés sans crier gare, je ne vois pas ce que l'on pourrait demander de mieux! Quant à ses soldats, — descendants des Huns par filiation presque directe, — j'ai eu beau relater *de visu* leurs atrocités, j'ai eu beau citer les rapports écrasants des commissions internationales envoyées sur les lieux, personne n'a voulu entendre. Non, c'étaient les Turcs, toujours les Turcs sur qui l'on persistait à crier haro, et, comme paroles d'évangile, on acceptait chez nous de périodiques petits communiqués du paladin Ferdinand, qui répétaient ce refrain : « Les Turcs massacrent, les Turcs continuent d'assassiner et de commettre les pires horreurs, etc., etc... »

Pour différentes raisons, je me tairai sur les agissements de quelques-uns des alliés chrétiens qu'avaient en ce temps-là nos bons Bulgares...

Mon but, aujourd'hui, est seulement d'affirmer une fois de plus cette vérité notoire du reste pour tous ceux d'entre nous qui ont pris

la peine de se documenter, à savoir que les Turcs n'ont jamais été nos ennemis. Les ennemis des Russes, oh! cela incontestablement oui, ils le sont, et comment donc ne le seraient-ils pas, sous la continuelle et implacable menace de ces derniers, qui ne prenaient même plus la peine de cacher leur intention obstinée de les détruire. Ce n'est pas à nous qu'ils ont déclaré la guerre, mais aux Russes, et qui donc à leur place n'en eût pas fait autant? Plus tard, l'histoire dira, en outre, comment elle a été commencée, cette guerre-là, par quelques sauvages d'Allemagne, montés sur des petits navires au pavillon des sultans et qui, pour rendre la chose irrévocable, n'ont pas craint de tirer sans préambule sur la côte russe avant même qu'Enver, qui hésitait peut-être encore, en eût été informé. Que nous devaient-ils d'ailleurs, les Turcs? Depuis l'expédition de Crimée, nous n'avons cessé de marcher avec leurs ennemis, et, en dernier lieu, pendant la guerre balkanique, pour les remercier sans doute de l'affectueuse hospitalité qu'ils nous avaient de tout temps donnée dans leur pays, nous les avons grossièrement insultés, à jet

continu, dans presque tous nos journaux, ce qui leur a causé, je le sais, la plus douloureuse stupeur. C'est en désespoir de cause, pour échapper à l'écrasement par la Russie, qu'ils se sont jetés dans les bras de l'Allemagne détestée, — je dis détestée, car je me porte garant qu'à part une infime minorité, au fond, ils l'exècrent. Comment donc leur en vouloir sans merci d'une fatale erreur qui avait tant de circonstances atténuantes et pour laquelle ils sont tout prêts à faire amende honorable ?

Oh! quel préjudice porté à la France, s'il avait fallu donner aux Russes ce Constantinople, qui était une ville si française de cœur, une ville où nous étions pour ainsi dire chez nous et d'où les Russes, à peine arrivés, nous auraient graduellement expulsés comme d'indésirables intrus! Et quel manquement à ce principe des nationalités, invoqué cependant aujourd'hui par tous les peuples, quel manquement s'il avait fallu exécuter certain accord signé dans l'ombre, qui, en plus de Stamboul, arrachait encore à la patrie turque le berceau même de sa naissance et toutes ces villes asiatiques, Trébizonde, Kharpont, conquises jadis

par les armes, il est vrai, mais qui, avec les siècles, sont devenues des centres de pure turquerie ! Mais ce ténébreux accord Sazonow, tout récemment divulgué par les Bolcheviks, la défection russe l'a fait tomber en déliquescence, et maintenant, au jour des règlements solennels, la question de la nationalité turque va être soumise aux membres de la Conférence de la paix ; c'est donc en eux que je mets tout mon espoir, pour mes pauvres amis Osmanlis, bien qu'on les ait déjà circonvenus, je le sais, afin de les rendre défavorables à leur cause ; mais j'ai confiance en eux quand même, car ils ne pourront manquer d'être, ici comme en toutes choses, d'impeccables et magnifiques justiciers.

Je disais qu'ils n'étaient pas nos ennemis, ces Turcs si calomniés, et qu'ils ne nous avaient fait la guerre qu'à contre-cœur. Je disais, en outre, et j'ai dit toute ma vie qu'ils composaient l'élément le plus sain, le plus honnête de tout l'Orient, — et le plus *tolérant* aussi, cent fois plus que l'élément orthodoxe, qui est l'intolérance même, bien que cette dernière assertion soit pour faire bondir les non

initiés. Or, sur ces deux points, voici tout à coup, depuis la guerre, mille témoignages qui me donnent raison, même devant les plus entêtés. Des généraux, des officiers de tous grades, de simples soldats, qui étaient partis de France pleins de préjugés contre mes pauvres amis de là-bas et me considérant comme un dangereux rêveur, m'ont spontanément écrit, par pur acquit de conscience, pour me dire à l'unanimité : « Oh! comme vous les connaissez bien, ces gens chevaleresques, si doux aux prisonniers, aux blessés, et les traitant en frères ! Comptez sur nous au retour pour joindre en masse nos témoignages au vôtre. » Je voudrais pouvoir les publier toutes, ces innombrables lettres *signées*, si sincères et si touchantes, mais elles formeraient un volume !

Pour terminer, voici une anecdote, que je choisis entre mille, parce qu'elle est typique. En 1916, un hydravion français tomba désemparé en Palestine, près d'un poste militaire turc; les officiers qui commandaient là, après avoir, avec courtoisie, fait nos aviateurs prisonniers, télégraphièrent au pacha gouverneur de Jérusalem pour demander des ordres, et il

leur fut textuellement répondu ceci : « Traitez-les comme les meilleurs de vos parents ou de vos amis. » La recommandation était du reste prévue, car ils l'avaient devancée en accueillant comme des frères ces camarades tombés du ciel. Et quelques jours après, quand ils reçurent l'ordre de les diriger sur Jérusalem, les sachant dépourvus d'argent, ils se cotisèrent pour leur prêter de quoi faire confortablement le voyage.

Et enfin, sans crainte d'être désavoué par nos combattants de là-bas, j'ose prétendre que la plupart de nos chers soldats, revenus de la folle équipée des Dardanelles, auraient été fauchés sur les plages si les Turcs n'avaient mis beaucoup de bonne volonté à les laisser se rembarquer : en général, ils cessaient le feu sur les canots français chaque fois qu'il n'y avait plus derrière eux quelque brute allemande pour les talonner. Ai-je besoin de rappeler aussi que, pendant toute la guerre, quelques milliers de nos nationaux sont restés à Constantinople, où personne n'a songé à les inquiéter. Je citerai même une Française, dont j'ai l'honneur d'être respectueusement l'ami et qui n'a pas cessé d'habiter *seule* un village du Bosphore, côte

d'Asie, où elle n'a cessé d'être entourée des égards les plus chevaleresques. Et ne sait-on pas en outre qu'à Constantinople, le grand lycée de Galata-Seraï a tout le temps conservé ses professeurs français et son enseignement fait dans notre langue.

Et voilà les hommes de qui un pauvre petit journaliste parisien a osé écrire : « De tous nos » ennemis, les Turcs sont non seulement ceux » que nous devons le plus haïr, mais ceux qu'il » nous faut mépriser le plus. »!

III

SMYRNE « L'INFIDÈLE »

15 juin 1919.

Trop vite nous nous étions alarmés, — nous tous qui connaissons l'Orient, — trop vite nous avions douté de la clairvoyance de nos grands arbitres; le projet néfaste, et d'ailleurs irréalisable, de supprimer d'un trait de plume l'empire des Khalifes, n'avait fait qu'effleurer leur esprit, aux heures où ils étaient absorbés par d'autres sujets qui leur semblaient plus graves; mais, maintenant qu'ils ont étudié de près la question, ils ont aussitôt compris que cet anéantissement serait d'abord un des plus

énormes crimes de l'histoire humaine, et qu'en outre, il porterait à la France un incalculable préjudice.

« Un crime » contre le principe des nationalités, parce que, dans les vastes territoires ottomans, la seule nationalité digne d'être appelée ainsi, la seule qui vaille, la seule qui ait le nombre, la cohésion, la loyauté et l'énergie, est la nationalité turque : tous ceux d'entre nous qui ont vécu en Orient le savent de la façon la plus certaine; on ne le met en doute que dans la Métropole, où l'on vit, hélas! sur de vieux préjugés, dans une stupéfiante ignorance des choses orientales, et c'est à peine si nos milliers de combattants revenus de là-bas commencent, par l'unanimité de leurs ardents témoignages, à battre en brèche chez nous l'œuvre pernicieuse de la calomnie levantine. Les Grecs, qui en ce moment protestent avec tant de hauteur, ne constituent en Turquie que des minorités éparses en quelques points de la côte; ils sont, avec les Arméniens, d'insatiables spéculateurs qui, depuis l'arrivée des Turcs en Europe, n'ont cessé de les exploiter jusqu'à la ruine.

« Un incalculable préjudice porté à notre patrie », disais-je, parce que d'abord, si la France, qui est l'une des plus grandes puissances en Islam, commettait cette faute sans excuse de laisser escamoter le Khalife des Croyants comme une simple muscade, elle révolterait à tout jamais ses milliers de fidèles sujets musulmans. Ensuite, ce serait renier tout son passé, toutes ses *promesses*, méconnaître l'effort séculaire de nos devanciers qui avaient fait de la Turquie un pays d'influence, de sympathie et de langue françaises, ce serait abdiquer tout notre prestige en Orient et sacrifier *d'un seul coup tout l'or productif que nous y avons semé à pleines mains*.

Oui, ils ont aussitôt compris, nos grands arbitres, dès qu'ils ont eu le loisir pour un premier examen attentif, et il semble bien aujourd'hui que Stamboul restera l'inaliénable patrimoine du Khalife : seule solution qui puisse mettre d'accord la justice, la raison, et l'intérêt primordial de la France.

Il faudrait pourtant se hâter de rendre cette décision officielle, car l'un des nombreux motifs sur quoi s'appuie la justice pour de-

mander que Constantinople reste aux Turcs, est leur écrasante supériorité numérique. Or, cette supériorité décline très vite, depuis qu'elle a été invoquée comme argument à la barre de la Conférence : par un hasard sans doute providentiel pour les Grecs, d'immenses incendies se déclarent dans la ville, avec une fréquence que l'histoire n'avait jamais enregistrée, et comme par un fait exprès, c'est toujours uniquement dans les quartiers turcs ainsi que naguère à Salonique ; 60.000 maisons à peu près ont déjà disparu depuis quelques semaines et d'innombrables musulmans sans abri sont forcés de fuir, de s'exiler n'importe où... Par contre, des réfugiés grecs arrivent de Russie par dizaines de milliers, pour s'installer, coûte que coûte, à la place des pauvres dépossédés !

Je veux espérer du reste que déjà l'on soupçonne à Constantinople quel va être le probable verdict de la Conférence, et que la minorité de la ville doit commencer de mettre un frein à son assurance. Il ne serait que temps, car ces « Alliés », — mais de la dernière heure, — ne cessent de nous tourner en dérision et ne nous appellent plus là-bas que « *ces niais de*

Français ». En France, sait-on que les Grecs osent depuis un mois arborer leur drapeau partout à Constantinople, sur leurs maisons, leurs écoles, leurs églises, comme si la ville leur était d'ores et déjà concédée par les Alliés, tandis que les Turcs, encore chez eux pourtant, mais toujours si tolérants et débonnaires, ne relèvent même pas cette suprême insulte? Sait-on que ces officiers grecs, arrivés en Turquie à notre suite, et grâce à nous, bousculent les officiers français en pleine rue de Péra, et, au café, leur soufflent insolemment au visage la fumée de leur cigare!...

Sans doute la Conférence ne manquera pas de constater aussi, en continuant son examen approfondi de la question, qu'il ne suffit point que l'empire du Khalife subsiste à l'état de fantôme, uniquement pour calmer la rancœur des musulmans et contenter leur rêve religieux : non, il faut qu'il vive et qu'il prospère, et cela, dans l'intérêt égoïste de la France, qui est la nation de l'Europe ayant engagé là le plus grand nombre de milliards. Après la débâcle russe, il serait vraiment excessif d'imposer à notre pays une seconde ruine, par l'effondre-

ment de la Turquie. Or, chacun sait qu'un peuple ne peut vivre et prospérer que s'il a des débouchés pour son commerce, autrement dit des ports de mer. L'Anatolie, qui est un bloc si compact de Turcs, n'a d'autre port que Smyrne : elle étoufferait donc, comme étranglée, si Smyrne ne lui restait pas. Les statistiques établissent, je le sais, que dans cette ville, dans la ville même s'entend, les Grecs dominent, ce qui lui a valu ce surnom de Smyrne l'infidèle; mais elles établissent avec une égale certitude que ce n'est là qu'une petite couche très superficielle de banquiers et de marchands, et qu'à trois ou quatre kilomètres alentour on retombe en pleine homogénéité turque. Y a-t-il donc une raison suffisante pour donner à ces commerçants grecs le port unique, seule ouverture par où l'Anatolie peut respirer et vivre? Toute proportion gardée, c'est à peu près comme si l'on proposait de leur donner aussi Marseille, sous prétexte qu'aujourd'hui, comme au temps des Phocéens, ils y sont nombreux et y font de bonnes affaires !

Est-il besoin d'ajouter que ces « Alliés » grecs, à peine installés à Smyrne, auraient

pour premier soin d'en expulser « les niais de Français[1] ». En outre, les scènes de carnage, dont vient de s'accompagner leur entrée si agressive dans cette ville, prouvent surabondamment que leur domination n'y serait possible qu'après y avoir fait couler des flots de sang ; les pauvres Turcs, poussés au suprême désespoir, auraient sans doute encore des sursauts d'agonie infiniment redoutables...

P.-S. — On sait que, toujours par hasard, un incendie vient de détruire la partie du palais de Constantinople qu'habitait le sultan.

1. Ma conscience m'oblige d'avouer qu'avec ces gens-là nous ne sommes pas en reste d'épithètes plutôt désobligeantes. Leur toute gracieuse reine Sophie avait coutume de nous appeler : « Ces infâmes cochons de Français. » Eh bien, je n'ai jamais rencontré un officier ni un matelot, ni un soldat, de l'Armée d'Orient, ayant fréquenté les Grecs, qui, en parlant d'eux, ne fasse précéder leur nom d'un qualificatif au moins équivalent ; je n'y suis pour rien, je me borne à constater que c'est une locution courante, — et avec quelle conviction elle est prononcée !

IV

NOS INTÉRÊTS EN ORIENT

Août 1919.

A l'heure où j'écris, les Grecs font feu de tout bois, comprenant que c'est l'heure unique où leurs plus folles ambitions aient quelque chance d'être satisfaites. Profitant de la partialité, déjà acquise, de l'Europe, ils entretiennent une propagande effrénée ; la presse regorge de leurs calomnies, et les braves gens de chez nous, qui ne savent pas, lisent, sans bondir, des articles de ce genre : « Les Grecs ont beaucoup de mal en Asie Mineure avec la populace turque ; ils vont être obligés d'augmenter leurs troupes pour arriver à *rétablir* l'ordre, etc... » — L'ordre, mais c'est eux qui l'ont criminellement troublé, mais c'est eux qui sont venus

là mettre tout à feu et à sang! Et la « populace turque », mais ce sont les braves défenseurs de la patrie, qui agissent aussi noblement que nous venons de le faire nous-mêmes contre l'horreur de l'invasion allemande.

La grande masse des Français, aveuglés par de vieilles légendes, s'obstinent à ne regarder les Grecs d'aujourd'hui qu'à travers ceux de l'antiquité, de même qu'ils persistent à considérer les pauvres Turcs comme les bandits que leur dépeignent depuis tant d'années les inlassables calomnies levantines. Il est stupéfiant que les attestations ardentes et unanimes de nos milliers d'officiers et de soldats revenus de Turquie n'aient pu enfin éclairer l'opinion chez nous, et cependant il n'en est pas un seul qui n'ait rapporté de là-bas l'estime, la sympathie pour les Turcs. De grâce, qu'on les interroge! Leurs témoignages, leurs rapports officiels, il est pourtant facile de les vérifier, en les complétant même, si on le désire, de ceux de nos religieux et de nos religieuses[1] qui savent si bien faire la différence radicale entre les musul-

1. Un journaliste grec, commentant ce chapitre, m'accorde qu'en effet, si l'on consulte nos religieux et nos

mans et les soi-disant chrétiens de la Grèce et de l'Arménie. Mais non, la légende demeure la plus forte, et quand elle finira pourtant par s'évanouir à la lumière de la vérité, il sera sans doute trop tard ; la Turquie aura cessé de vivre.

On se demande quelle excuse les Grecs peuvent bien invoquer pour justifier leur agression sanglante contre Smyrne, contre cette Anatolie qui est un groupement compact de Turcs. Ils n'ont sur ce pays aucune espèce de droits, ni ethnographiques, car ils y sont en minorité accablante, ni historiques, car ils ne l'ont jamais possédé ; en outre, leur présence n'y pourra être qu'une cause perpétuelle de combats et de tueries. Quant à leur manière de s'y prendre, elle a été pire même que lors du guet-apens d'Athènes et de l'assassinat de nos chers matelots. Avec plus de soin encore, le massacre avait été préparé ; comme ils avaient prévu que les Turcs, stoïquement, ne bougeraient qu'à la

religieuses d'Orient, ils se prononceront sans hésiter en faveur des Turcs contre les chrétiens orthodoxes ; mais il en donne cette explication burlesque : ce ne serait pas sincère de leur part, ce ne serait que pour obéir à un ordre du Pape !

L'aveu n'en est pas moins à enregistrer.

dernière extrémité, ils avaient amené de Macédoine des agents provocateurs choisis parmi les plus atroces de leurs comitadjis ; ils avaient donné des armes à la basse populace grecque — même aux femmes, et Dieu sait quel usage ces dernières en ont fait !... Il y eut 300 Turcs tués et 600 blessés, avec raffinements de barbarie. En criant : « J'em... ton prophète et ta religion » (*sic*), on arrachait aux musulmanes leurs voiles ; on arrachait aux hommes leur fez et on les obligeait à le piétiner ; s'ils refusaient, on les lardait à coups de baïonnette et on les jetait à la mer. Dans la rage de tuer, les Grecs s'attaquaient même à des étrangers, à des chrétiens ; deux Italiens et un Anglais furent assassinés.

Ensuite vint le pillage de toutes les maisons turques, et il fallut envoyer des détachements de matelots alliés pour protéger les maisons françaises. Les rapports de tous nos officiers présents se terminent et concluent par ces mots : « La conduite des Grecs a été ignoble[1]. »

1. De bonnes âmes s'obstinant à innocenter les Grecs de leurs atrocités à Smyrne, prétendent qu'ils étaient excusables de ce moment de violence, ayant été massacrés eux-mêmes pendant tant d'années. Vraiment !... Si j'accorde qu'il y a eu plus d'Arméniens massacrés par les Turcs que

Telle fut donc, au dire des témoins véridiques, français ou anglais, cette « *entrée triomphale* » que la plupart de nos journaux contèrent en ces termes :

Les troupes grecques ont débarqué à Smyrne, « au milieu de l'enthousiasme universel » !

En outre, dans les rues de Constantinople, les officiers grecs, arrivés à notre suite, bousculent volontiers les nôtres qui, pour la plupart, se plaignent de leur arrogance, et ils ne nous appellent que « ces nigauds de Français ». Naguère, du reste, lors de certains incidents du *Bruix* qui firent pas mal de bruit — et au sujet desquels les Grecs m'infligèrent un démenti qu'il me fut aisé de démentir à mon tour — le commandant de ce navire avait officiellement télégraphié *en clair* des accusations terribles

de Turcs massacrés par les Arméniens, quoiqu'il y en ait eu beaucoup, je proteste avec énergie contre les récits de massacres de Grecs par les Turcs. Que l'on veuille bien consulter tous les témoins sur les horreurs grecques pendant la guerre des Balkans, que l'on veuille bien lire, par exemple, les dépêches officielles du commandant du *Bruix* sur les événements de Salonique! Chaque jour du reste m'apporte contre la férocité des Grecs de nouveaux témoignages écrasants et authentifiés. Ainsi, pendant la guerre mondiale ils ont incendié une quinzaine de villages turcs, en Albanie, et horriblement massacré les habitants, sans utilité.

contre « *les excès abominables des soldats grecs* », et parlé d' « *un massacre général de Turcs entrepris dans des conditions particulièrement odieuses* ». Tout cela, je l'ai publié il y a sept ans, page 195 de mon livre intitulé : *Turquie agonisante*. Si j'y reviens aujourd'hui, c'est pour citer à nouveau ce passage des mêmes dépêches officielles du commandant du *Bruix* : « *Je suis assailli de plaintes de Français volés et maltraités par les Grecs.* »

Et voilà donc les fidèles et sûrs amis auxquels nous sacrifions avec une si aveugle générosité nos intérêts vitaux en Orient ! Les pauvres Turcs, au contraire, nous les accablons impitoyablement et au mépris de tous les principes wilsoniens sur les droits imprescriptibles des nationalités. Comme si cela ne suffisait pas, nous les insultons aussi de la façon la plus révoltante, tout en exaltant ces Grecs nos chers alliés. Des petits journalistes (Dieu merci, des tout petits, je suis heureux de le reconnaître), ignorants de la question comme des carpes, ne craignent pas d'écrire de ces phrases monstrueuses : « Quant aux Turcs, nous n'avons qu'à les traiter comme des bêtes fauves » (*sic*).

C'est là notre remerciement, alors que nos officiers, nos soldats n'ont qu'une voix pour dire les égards chevaleresques dont les nôtres ont été *très spécialement* entourés en Turquie, aussi bien pendant les batailles que depuis l'armistice; qu'une voix pour proclamer la sympathie persistante que les Turcs nous témoignent et leur délicate loyauté.

Cette petite Bulgarie, féroce et dix fois traîtresse, non seulement nous la laissons subsister, mais nous allons jusqu'à l'entourer de sollicitude, nous tenons à la doter d'un débouché sur la mer pour assurer son développement barbare, tandis que nous voulons enlever à la Turquie son seul port en Asie-Mineure, le seul par où elle puisse respirer et vivre! Cette malheureuse Turquie, notre alliée séculaire, qui nous aime encore malgré tout et ne demanderait qu'à nous rendre nos privilèges d'autrefois si seulement nous faisions vers elle un geste moins implacable; cette malheureuse Turquie, elle est la seule que nous nous obstinons à anéantir, sans vouloir comprendre que nous anéantissons du même coup notre prépondérance séculaire en Orient; sans nous apercevoir

que nous faisons le jeu d'une grande puissance rivale qui se hâte là-bas de prendre notre place, sans même songer (pour parler de petites choses plus pratiques) qu'en nous éclipsant ainsi « des Échelles du Levant » nous nous privons d'un revenu annuel d'environ deux milliards... Ici, pour ces questions économiques où j'avoue mon incompétence, je prie les lecteurs de se reporter à un irréfutable et lumineux article publié le 11 août en deuxième page du *Figaro* et signé : « Un résident français en Orient. »

Hélas! hélas! Les claires et vives intelligences qui nous ont si admirablement conduits à la victoire se résoudront-elles à laisser contrebalancer nos succès en Occident par ce véritable et immense désastre oriental!

Post-scriptum. — « Si l'on désire connaître l'opinion d'un Arménien, que nous ne saurions soupçonner d'une grande partialité en faveur des Turcs, voici comment il apprécie les exploits des Grecs :

« Jamais les Turcs n'ont fait sur nous ce que les Grecs ont fait sur eux, et jamais *ils n'ont insulté comme cela à nos croyances.* »

V

LES MASSACRES D'ARMÉNIE

Arborer un tel titre équivaut pour moi à déployer un petit étendard de guerre, — guerre contre les idées fausses les plus enracinées, contre les préjugés les plus indestructibles. Je sais d'avance que je vais, une fois encore, récolter beaucoup d'injures, mais je suis quelqu'un que rien n'atteint plus : à l'heure qui vient de sonner dans ma vie, je ne désire plus rien et par suite ne redoute plus rien ; il n'est rien qui puisse m'obliger à taire ce que ma conscience m'impose de dire et de redire, de toutes mes forces. Il y a des années cependant que

j'hésitais à aborder de front ce sujet sinistre, retenu par une compassion profonde malgré tout pour cette malheureuse Arménie dont le châtiment a trop dépassé les fautes... Ces massacres, des esprits malveillants se figurent, paraît-il, que j'ai la naïve impudence d'essayer de les nier, d'autres me méconnaissent jusqu'à croire que je les approuve ! Oh ! si l'on retrouvait quelque jour mes lettres de 1913 à l'ancien prince héritier de Turquie, ce Youzouf-Izeddin, assassiné depuis par les Boches, ce prince ami de la France qui avait autorisé mon franc parler avec lui, on verrait bien ce que je pense de ces tueries !

Pour commencer, je reparlerai d'abord des Turcs, — mais je désigne par ce nom les vrais, ceux du vieux temps qui, Dieu merci, constituent là-bas une majorité innombrable ; je n'entends pas ceux des nouvelles couches qui sont des exceptions, qui renient tout le passé ancestral, qui veulent plutôt renchérir sur nos déséquilibrements et notre modernisme ; et j'entends moins encore ces Levantins, métis de tous les sangs, que notre étonnante ignorance des choses orientales nous fait confondre avec les

purs Osmanlis. Pour les juger impartialement, eux, les vrais, il faut les considérer, je l'accorde, comme un peuple qui retarde de quelques siècles sur le nôtre, — et je ne leur en fais point de reproche, bien au contraire. Leurs petites villes immobilisées de l'intérieur, leurs villages, leurs campagnes, sont les derniers refuges, non seulement du calme, mais de toutes les vertus patriarcales qui, de plus en plus, s'effacent de notre monde moderne : loyauté, honnêteté sans taches; vénération des enfants pour les parents poussée à un degré que nous ne connaissons plus ; inépuisable hospitalité et respect chevaleresque pour les hôtes ; élégance morale et délicatesse native, même chez les plus humbles ; douceur pour tous — même pour les animaux ; — *tolérance religieuse sans bornes pour quiconque n'est pas leur ennemi;* foi sereine et prière. Dès qu'on a quitté, pour arriver chez eux, notre Occident de doute et de cynisme, de tapage et de ferraille, on se sent comme baigné de paix et de confiance, on croit avoir remonté le cours des temps jusque vers on ne sait quelle époque imprécise, voisine peut-être de l'âge d'or.

Tout ce que j'avance là n'est plus contestable que pour les ignorants obstinés; des témoins par milliers sont prêts à l'affirmer et tous nos combattants de cette dernière guerre ne demandent qu'à déposer très affectueusement pour les Turcs, devant le grand tribunal de l'humanité. Des lettres continuent de m'arriver chaque jour, d'officiers, de soldats, même de prêtres catholiques, qui ont été à même de les connaître de près aux Dardanelles et qui restent stupéfaits de les avoir rencontrés tels que je les décrivais. Une des plus touchantes peut-être, est d'un petit soldat blessé qui fut longtemps leur prisonnier, qui est rentré par faveur spéciale et qui me demande de le prévenir quand les courriers seront rétablis avec Constantinople, pour lui permettre d'exprimer à nouveau sa tendre reconnaissance aux Turcs qui l'ont si fraternellement soigné. Dieu merci, malgré les entêtements qui ne raisonnent plus, la vérité sur eux commence à faire son chemin chez nous.

Pauvres Turcs! Mais ils ont, hélas! si je puis dire ainsi, les défauts de leurs qualités; auprès de leurs vertus antiques, ils ont tout à coup le

nationalisme aveugle, dès que l'Islam est plus directement menacé, dès que le Khalife a levé l'étendard vert et jeté l'appel d'alarme ; alors, comme des lions exaspérés, ils se déchaînent contre ceux que, depuis des siècles, on leur a dénoncés comme les plus dangereux responsables de tous les malheurs de la patrie. On pense bien que, si peu documentés qu'ils soient, ils n'ignorent pas que n'importe ce qu'ils feront en Europe, c'est toujours à eux que l'on donnera tort, c'est toujours eux qui seront les insultés et les spoliés, toujours eux qui paieront ; la coalition inavouée de tous les peuples dits chrétiens ne désarmera jamais. Et ils savent aussi que ces malheureux Arméniens ne cesseront pas, même aux heures les plus tranquilles, d'être contre eux de funestes et hypocrites délateurs. C'est à ces moments de fièvre rouge que l'Europe, qui se targue d'être la haute civilisatrice, a par trop mal agi en ne s'employant pas à calmer tout de suite la crise de ces grands enfants égarés ; or, au lieu de cela, des peuples chrétiens, des souverains chrétiens, désireux de pêcher ensuite en eau trouble, n'ont pas craint d'envoyer chez eux des agents provoca-

teurs. Parmi ces princes que j'accuse, et au premier rang, bien entendu, je citerai l'immonde Kaiser de qui on est toujours sûr de trouver les mains, ou plutôt les tentacules altérées de sang, partout où quelque plaie a chance de s'ouvrir ; je pourrais avec certitude en citer d'autres, mais la censure effacerait leurs noms. Hélas ! oui, les Turcs ont massacré ! Je prétends toutefois que le récit de leurs tueries a toujours été follement exagéré et les détails, enlaidis à plaisir; je prétends aussi, et personne là-bas n'osera me contredire, que la beaucoup plus lourde part des crimes commis revient aux Kurdes dont je n'ai jamais pris la défense [1].

Je prétends surtout que le massacre et la persécution demeurent sourdement ancrés au fond de l'âme de toutes les races, de toutes les collectivités humaines quand elles sont poussées par un fanatisme quelconque, religieux ou antireligieux, patriotique ou simple-

1. Sait-on qu'à une des dernières séances de la Chambre à Constantinople, des députés musulmans, après avoir stigmatisé avec violence les massacres, ont fait l'éloge de gouverneurs de province pour avoir protégé les Arméniens malgré l'ordre d'extermination venu du Sultan.

ment politique; mais voilà, les Turcs sont les seuls à qui on ne le pardonne pas!

Nous Français, nous avons eu la Saint-Barthélemy, — à quoi l'on chercherait en vain un semblant d'excuse, — et puis les dragonnades, et puis la Terreur, et qui sait, hélas! ce que demain nous réserve encore... L'Espagne a eu l'Inquisition; elle a cruellement persécuté et expulsé les juifs, qui du reste se sont réfugiés en Turquie, où, ne faisant point de mal, ils ont été accueillis avec la plus absolue tolérance et sont devenus de dévoués patriotes ottomans. Aux Balkans, chez les chrétiens, le massacre et la persécution subsistent depuis des siècles à l'état chronique : orthodoxes contre catholiques, exarchistes contre uniates et contre musulmans; comitadjis brochant sur le tout et, sans choisir, massacrant pour piller. Pendant la guerre déclarée en 1912 à la Turquie déjà aux prises avec l'Italie, les massacreurs ont été odieusement du côté de certains alliés chrétiens; dans un précédent livre je crois en avoir donné d'irréfutables preuves, en publiant mille témoignages autorisés et signés, et des rapports dûment authentifiés de commissions

internationales. N'ai-je pas prouvé aussi qu'en Macédoine les musulmans avaient été massacrés par milliers, de la plus hideuse manière. Mais cela ne fait rien, pour le public d'Occident, ces crimes-là n'ont d'importance que s'ils sont commis par les Turcs. Non, ce sont les Turcs, toujours les Turcs! Aux autres, nous pardonnons tout. Nous n'en avons point voulu aux Russes de l'énormité de leur trahison, ni des horreurs sanglantes de leur bolchevisme. Sans peine nous avons pardonné aux Grecs le récent assassinat de nos chers matelots à Athènes ; — nous ont-ils jamais fait l'équivalent d'une pareille traîtrise, ces pauvres Turcs, qui n'ont point cessé de nous aimer malgré nos outrages? — Non, mais qu'importe, ce sont les Turcs, toujours les Turcs!...

Parler maintenant de la race arménienne m'est plus pénible que l'on ne voudra le croire, car l'excès de ses malheurs me la rendrait presque sacrée; aussi ne le ferai-je que dans la mesure de ce qu'il faudra pour défendre mes amis par trop calomniés. Si j'ai pu prétendre et soutenir que tous les Français qui ont habité la Turquie, même nos religieux et

nos religieuses, donnent aux Turcs leur estime et leur affection, par contre je crois bien que l'on trouverait à peine un d'entre nous sur cent qui garde bon souvenir de ces malheureux Arméniens. Tous ceux qui ont noué avec eux des relations quelconques, mondaines ou d'affaires, — d'affaires surtout, — s'en détournent bientôt avec antipathie. En ce qui me concerne, je suis mal tombé peut-être, mais je puis attester qu'à de rares exceptions près, je n'ai rencontré chez eux que lâcheté morale, lâchage, vilains procédés et fourberie. Et comme je comprends que leur duplicité et leur astuce répugnent aux *vrais* Turcs, qui sont en affaires la droiture même! Leurs pires ennemis sont les premiers à le reconnaître.

J'oserai presque dire que les Arméniens sont en Turquie comme des vers rongeurs dans un fruit, drainant à eux tout l'or[1], par n'importe quel moyen, par l'usure surtout, comme naguère les Juifs en Russie. Jusque dans les villages les plus perdus, jusqu'au fond des campagnes, on les trouve, prêtant à *la petite se-*

1. Il faut cinq Grecs pour faire un Arménien. (Proverbe oriental.)

maine, et bientôt il faut, pour les rembourser, vendre les bœufs et la charrue, et puis la terre, et puis la maison familiale. Tout cela, il va sans dire, augmente l'exaspération qu'ils causent déjà par ce rôle qu'on leur attribue, non sans raison, d'être de continuels délateurs qui excitent contre l'Islam tous les chrétiens, catholiques ou orthodoxes, et qui ameutent tout l'Occident contre la patrie turque.

Dans un précédent chapitre, j'ai conté une anecdote turque; ici, j'en conterai une *essentiellement* arménienne. Dans une ville d'Asie, lors des massacres de 1896, le Consul de France, qui avait abrité le plus d'Arméniens possible au Consulat sous le pavillon français, venait de monter sur sa terrasse pour regarder ce qui se passait alentour, quand deux balles, venues par derrière lui, sifflèrent à ses oreilles; s'étant retourné il aperçut, le temps d'un éclair, un Arménien qui l'avait visé par la fenêtre d'une maison voisine. Appréhendé et interrogé, le sournois agresseur répondit : « J'avais fait cela pour que les Turcs en fussent accusés, et dans l'espoir que les Français s'ameuteraient contre eux après ce meurtre de leur Consul. »

Mais tous ces griefs — et tant d'autres encore — sont-ils des raisons pour les exterminer? A Dieu ne plaise qu'une telle idée m'ait effleuré un instant! Au contraire, si mon humble voix avait quelque chance d'être entendue, je supplierais l'Europe, qui a déjà trop tardé, je la supplierais d'intervenir, de protéger les Arméniens et de les *isoler;* puisqu'il existe entre eux et les Turcs, depuis des siècles, une haine *réciproque* absolument irréductible, qu'on leur désigne quelque part en Asie une terre arménienne où ils seront leurs propres maîtres, où ils pourront corriger leurs tares acquises dans la servitude, et développer dans la paix les qualités qu'ils ont encore, — car ils en ont, des qualités; j'accorde qu'ils sont laborieux, persévérants, que certain côté patriarcal de leur vie de famille commande le respect. Et, enfin, bien que ce soit peut-être secondaire, ils ont la beauté physique, qui en Occident s'efface de plus en plus par l'excès de l'instruction, le surmenage intellectuel, l'usine meurtrière et l'alcool; je ne puis penser sans une spéciale mélancolie à ces femmes massacrées qui, pour la plupart sans doute, avaient d'admirables yeux de velours...

Plus d'une fois, à Paris, quand il m'est arrivé dans la conversation d'attribuer aux Arméniens la part de responsabilité qui leur incombe dans leurs souffrances, des petits messieurs suffisants, qui parlaient des questions orientales comme un aveugle parlerait des couleurs, m'ont répondu, croyant être spirituels : « Alors, c'est le lapin qui a commencé? » — Eh bien! mais... tout au moins pour les massacres de 1896 qui furent les plus retentissants, c'était carrément le lapin!... Ici, je m'excuse de me citer moi-même ; je veux cependant reproduire ce passage d'un livre intitulé *Turquie agonisante*, que j'ai publié en 1913 :

Avant de rejeter sur les Turcs toute l'horreur de ces massacres de 1896, il faudrait d'abord oublier avec quelle violence le « parti révolutionnaire arménien» avait commencé l'attaque. Après avoir annoncé l'intention de mettre le feu à la ville, qui « à coup sûr, *disaient les affiches effrontément placardées,* serait bientôt réduite à un désert de cendre » (sic), *un parti de jeunes conspirateurs s'était emparé de la banque otto-*

mane pour la faire sauter, tandis que d'autres mettaient en sang le quartier de Psammatia. Il y eut dix-huit heures d'épouvante pendant lesquelles la dynamite fit rage; un peu partout les bombes arméniennes lancées par les fenêtres, tombèrent dru sur la tête des soldats, et la musique du Sultan, qui se rendait au palais pour la prière du vendredi, fut particulièrement atteinte.

Eh bien! quelle est la nation au monde qui n'aurait pas répondu à un pareil attentat par un châtiment exemplaire? Certes un massacre n'est jamais excusable; et je ne prétends pas absoudre mes amis Turcs, je ne veux qu'atténuer leur faute, comme c'est justice. En temps normal, débonnaires, tolérants à l'excès, doux comme des enfants rêveurs, je sais qu'ils ont des sursauts d'extrême violence, et que parfois des nuages rouges leur passent devant les yeux, mais seulement quand une vieille haine héréditaire, toujours justifiée du reste, se ranime au fond de leur cœur, ou quand la voix du Khalife les appelle à quelque suprême défense de l'Islam...

Pauvres Turcs! ce serait une erreur préjudiciable à nous tous, une injustice, un crime contre le principe des nationalités si souvent invoqué de nos jours, que de leur arracher ce sol, conquis jadis par les armes, il est vrai, mais qui, avec les siècles, est devenu leur vraie patrie. Ils continueront de nous y donner plus que jamais, et à nous Français surtout, cette complète et affectueuse hospitalité à laquelle ils nous ont habitués depuis leur arrivée en Europe. Pour ce qui est de leur tolérance religieuse, je voudrais que tant de catholiques de chez nous, qui les accablent, puissent interroger nos prêtres et nos bonnes sœurs qui là-bas les coudoient chaque jour; ils apprendraient ainsi que même toutes les manifestations extérieures du culte sont largement protégées chez eux, et que les processions, les bannières, interdites en France, circulent librement dans les rues de Constantinople, où les Turcs sont les premiers à les saluer au passage. Que l'on essaie donc de faire défiler une procession catholique dans certains pays orthodoxes ou exarchistes!... Et qu'adviendra-t-il en Palestine, quand on n'aura plus, comme gardiens

aux portes du Saint-Sépulcre, les bons Turcs toujours prêts à mettre le holà, quand les représentants des différentes sectes chrétiennes levantines qui s'exècrent les uns les autres, commencent d'ensanglanter les basiliques, en s'y battant comme des chiens, à coups de croix d'argent ou d'encensoirs d'or!... Ah! oui, qu'on laisse les Turcs à Constantinople; avec leur tendance à s'immobiliser, que critiquent certains psychologues à courte vue, mais qui est leur suprême sagesse au contraire, ils maintiendront là un centre bienfaisant de paix et de loyauté inaltérable, surtout quand ils s'y trouveront vraiment en sécurité; quand on les aura un peu débarrassés de l'élément levantin, quand ils ne se sentiront plus les parias à qui l'Europe donne toujours tort et vers qui convergent toutes les convoitises effrénées, — surtout quand ils n'auront plus la continuelle menace de ces innombrables multitudes russes, qui ne cessent de loucher de leur côté et de répéter à qui veut l'entendre, sur la fin de tous leurs banquets : il faut en finir avec les Turcs!... Les Russes, malgré leurs trahisons, aucun de nous n'arrive à les haïr, mais enfin qu'on nous dise tout de

même sur quoi ils se basent pour revendiquer Constantinople ! Ils n'ont à cela ni droit héréditaire, ni droit ethnographique, ni excuse quelconque, et leur présence, à l'entrée de ce couloir le plus important du monde, serait un perpétuel danger pour l'Europe. Mais ce que je viens de dire là est tout à fait en dehors de cette défense des Turcs que ma conscience m'oblige à soutenir. Ce qui d'ailleurs confirme ma foi dans la justice de ma cause c'est que, si j'entends à mes trousses les criailleries, les injures et les rires de ceux qui ne savent pas, j'ai pour moi les seuls témoignages qui comptent, ceux de presque tous les Français qui ont vécu sur les lieux et qui ont pu comparer entre elles les nations si diverses de l'Orient.

Je vais être maladroit sans doute en terminant mon plaidoyer par un point de beaucoup moindre importance. Je veux cependant dire encore ceci. Il n'y a pas dans l'espèce humaine que des spéculateurs et des électriciens, il y a aussi, et grâce à Dieu il y a de plus en plus, des artistes, des poètes, des rêveurs ; leur nombre même va croissant, à mesure que grandit l'épouvante de voir la laideur

tout envahir. Qu'on leur laisse au moins et que l'on respecte pour eux, comme un éden, ce petit coin de la Terre qui est encore le moins défiguré par le modernisme. Il faut savoir gré aux pauvres Turcs d'enchanter encore un peu nos yeux par ce qui reste de leurs conceptions esthétiques. De Stamboul et d'Andrinople, ils avaient fait les villes merveilleuses que l'on sait. De ce Bosphore, qui eût été sans eux un détroit quelconque, ils avaient fait un décor unique, par tant d'étrange beauté qu'ils avaient su épandre sur ses deux rives : palais, mosquées, minarets, demeures aux aspects de mystère, à demi plongées dans l'eau qui court; — et par tant de beauté aussi qu'ils avaient semée même sur ses eaux rapides et bruissantes; costumes éclatants de toute la peuplade des rameurs, élégance exquise des milliers de caïques dorés et des grands voiliers dont les poupes se relevaient comme des châteaux. Tout cela, je le sais, est déjà gravement endommagé par la barbarie de tant d'étrangers ou de Rayas ottomans, grecs, arméniens et juifs, qui sont venus s'y établir et qui, par une stupéfiante inconséquence, ont travaillé chacun pour sa part à

détruire peu à peu ce charme, qu'ils avaient pourtant vaguement compris, puisqu'ils s'y étaient laissé prendre. Qu'on ne me dise pas que la séduction infinie de ces centres d'Islam pourra subsister quand les Turcs n'y seront plus; non, la séduction, ils l'avaient apportée avec eux et elle s'éteindra le jour de leur bannissement cruel; la paix, le mystère et l'immense rêverie s'évanouiront à leur suite. Ce sera fini de l'adorable sortilège de ce pays quand on ne rencontrera plus, dans le labyrinthe des petites rues musulmanes, les mêmes passants, les mêmes femmes voilées, les mêmes osmanlis pensifs et graves, en turban et en longue robe; quand il n'y aura plus tous ces accueillants petits cimetières, disséminés au milieu des vivants pour adoucir l'idée de la mort; surtout quand, aux heures des cinq prières, on aura cessé d'entendre planer, au-dessus de toutes les choses silencieuses et recueillies, les hautes vocalises éperdues des muezzins.

P.-S. — Mes premiers réquisitoires contre les Arméniens étaient moins durs, et cette

pitié, qu'ils m'inspirent cependant toujours, était plus profonde parce que je les connaissais moins. Il est regrettable pour eux, — du reste comme pour les Grecs, — que la guerre ait permis à trop de témoins européens de pénétrer au cœur de leur pays et de les voir à l'œuvre; alors beaucoup de légendes sont tombées. On sait à présent que, s'ils ont été massacrés, ils ne se sont jamais fait faute d'être massacreurs. Maints rapports officiels en font foi. J'ai envoyé dernièrement à l'*Illustration* des photographies de charniers de Turcs préparés par leurs mains chrétiennes et où figuraient au tableau surtout des femmes et des enfants, car ces plus récentes tueries avaient été opérées dans des villages d'où les hommes étaient partis pour la guerre. Seulement les Turcs n'ont pas, comme eux, fatigué de tout temps les oreilles du monde entier par l'excès de leurs plaintes. Surtout ils ne sont *pas chrétiens*, les pauvres Turcs, et c'est là, aux yeux de l'Europe, une tare capitale. Les Arméniens et les Orthodoxes en ont-ils assez usé, abusé et surabusé, de ce titre de chrétien qui chez nous impressionne même les matérialistes et les athées!

Quant au chiffre de victimes accusé par les Arméniens, il dépasse de plus du double celui de leur population totale ; or, il en reste encore partout, des centaines et des centaines de milliers; des régions entières en sont peuplées là-bas, — sans compter tous ceux dont l'occident de l'Europe est encombré...

Quant aux insultes et aux menaces dont je ne cesse d'être accablé par les Levantins, si j'en fais mention, c'est uniquement parce qu'elles fournissent une sorte de critérium des mentalités diverses et, dans une certaine mesure, elles peuvent servir à juger les peuples de qui elles émanent. Celles des Grecs ont été en général discrètes et même camouflées sous un semblant de courtoisie; celles des Bulgares étaient brutales et sauvages ; mais le record de l'immonde appartient sans contredit aux Arméniens et surtout aux Arméniennes. Je connaissais de longue date la fourberie des gens de cette race et leur âpreté au gain; j'ai pu constater maintenant cette grossièreté foncière, en même temps que ce côté haineux et rageur de leur nature que j'avais entendu signaler tant de fois par les Turcs. En Suisse, pays infesté

d'Arméniens, fonctionnait récemment une véritable officine d'immondices à mon intention, et c'en était comique; on m'envoyait de mes portraits, découpés dans les journaux et autour desquels on avait écrit des horreurs : mon secrétaire lui-même, qui restait cependant en dehors du débat, se voyait appliquer des épithètes que la plus élémentaire convenance m'interdit de reproduire, — et je le regrette, car elles étaient vraiment drôles. Comme polémique, de la bave de fureur; comme arguments, de l'ordure. Un seul Bulgare, ou soi-disant tel, avait atteint ce niveau d'ignominie dans ses lettres à moi adressées, mais on m'a expliqué plus tard qu'il était d'origine arménienne.

VI

UN CRI D'ALARME

Août 1919.

J'admire avec épouvante, chez nos rivaux séculaires d'Outre-Manche, l'accomplissement, poursuivi avec une ténacité merveilleuse, d'un programme depuis longtemps élaboré, un programme qui commença de s'exécuter jadis aux Indes, qui se continua en Égypte et que les inqualifiables maladresses de nos diplomates en Turquie viennent de faciliter d'une façon inespérée pour nos adversaires.

Après la guerre et malgré la guerre, au moment de l'armistice, les Turcs ne voyaient

encore que par la France et ils demandaient à grands cris qu'elle acceptât un mandat chez eux ; ils désiraient ardemment le protectorat français ; nos représentants officiels là-bas l'ont assez dit, ont assez souvent transmis leurs vœux à Paris, où l'on n'a rien voulu entendre. C'est que nous avons, hélas ! au gouvernement, et tout près du grand chef, un influent politicien dont chacun connaît depuis longtemps les rancunes personnelles contre la Turquie ; il a été un des principaux auteurs de l'impitoyable accueil que les Turcs ont rencontré chez nous, et il vient de causer ainsi à notre pays un désastreux préjudice. Ces Turcs, qui n'avaient jamais cessé, au fond, de nous aimer et de nous donner sans conteste le premier rang parmi les nations européennes, ces pauvres Turcs, nous les avons tellement déçus et tellement insultés que non seulement nous venons de perdre à jamais en Orient cette suprême prépondérance, acquise par des siècles d'effort, mais que même nous ne sommes pas loin de nous y faire haïr. L'agression grecque sur Smyrne a porté le dernier coup à notre influence.

Hélas ! quelle aberration nous a fait sacrifier

ainsi nos propres intérêts pour servir la mauvaise cause des Grecs? Après Smyrne, il est maintenant question de leur donner aussi la Thrace! Ne sait-on donc pas chez nous que ces ambitieux, rééditant la fable de la grenouille et du bœuf, seront absolument incapables de se maintenir sur ces trop grands territoires et qu'il faudra que ce soit nous qui y combattions encore pour les maintenir!

Voici déjà de premiers résultats que notre politique vient d'acquérir : devant la commission d'enquête américaine qui siégeait ces jours-ci à Constantinople, les Turcs ont réclamé le mandat anglais ou américain, et de la France, il n'a même plus été question! En Turquie, il se forme une société des « Anglophiles » qui recrute chaque jour de nouveaux adhérents. Bien plus, il paraît qu'en Syrie les musulmans ont déclaré à la commission américaine qu'ils ne désiraient plus le mandat français, parce que la France ne s'occupait que des chrétiens et écrasait l'Islam. Il est vrai que les Anglais (sans parler des Italiens) nous font là-bas partout une guerre au couteau; ils répandent l'or à pleines mains, dans des manœuvres de déni-

grement où ils nous représentent comme une nation ruinée. En Cilicie même, ils réussissent à créer un courant anti français. Bref, la mainmise anglaise s'étend sur toute l'Asie, depuis l'Inde jusqu'à Suez. Tout ce qui est riche comme territoire est pour les Anglais. A nous, les coins sans valeur ; à nous surtout le soin de faire les affaires des Grecs avec notre argent et le sang de nos soldats ; à nous de monter la garde en Bulgarie, en Hongrie, et même ailleurs, chez les Arméniens. Après notre victoire de Macédoine, alors que, poursuivant notre rêve généreux d'être des émancipateurs, nous portions nos soldats en Russie, en Pologne, en Hongrie, les Anglais, eux, allaient à leurs petites affaires et mettaient la main sur les morceaux de choix, sur les pétroles de la Caspienne et sur le pays de Bagdad[1] !

Dans ce cri d'alarme que je jette, j'éprouve le besoin de dire aussi combien j'ai été effrayé, ces jours derniers, en causant avec ceux de nos soldats que l'on envoie encore

1. On connaît, parmi tant d'autres faits, la récente arrestation scandaleuse, par les autorités anglaises, de l'Emir Saïd et de Moujdirdbey, deux puissants chefs amis de la France.

dans le Levant. Je les avais vus partir pleins d'une merveilleuse ardeur pour la guerre contre l'Allemagne, d'où ils revenaient à peine; ils espéraient rentrer enfin dans leurs foyers; mais non, on les faisait repartir pour porter secours à ces Levantins de malheur! Alors ils s'indignaient contre les ordres reçus, et, eux si soumis naguère et si braves, exaspérés maintenant jusqu'à la rage, ils ne parlaient de rien moins que de se révolter, d'incendier, de tuer... Ils ne l'auraient pas fait, bien entendu; oh! non, docilement ils seraient allés où l'erreur de nos politiciens les envoyait et ils s'y seraient battus à leur manière française; mais, qu'ils aient eu ce premier mouvement de fureur, on ne le comprend que trop bien!

VII

NOS ÉGARDS SPÉCIAUX POUR LES TURCS, EN RETOUR DES LEURS

(Lettre publiée dans le *Figaro*.)

Janvier 1919.

Au lendemain des armistices, les journaux des deux continents se sont alarmés de la détresse alimentaire de tous les peuples des deux camps, des Yougo-Slaves, des Polonais, des Syriens, des Grecs (assassinat de nos matelots à Athènes), même des Prussiens (monceaux d'inimaginables crimes), mais jamais personne n'a parlé des pauvres Turcs. Ils sont cependant les SEULS chez qui nos compatriotes, nos prisonniers, nos blessés ont été fraternel-

lement traités pendant la guerre; les SEULS chez lesquels on ait pu dire, comme à Beyrouth : « La colonie française est restée intacte. » (Dépêche de l'amiral français à notre gouvernement.) Ce sont là des faits absolus, des faits patents, que, malgré l'acharnement des calomnies levantines, tout homme de bonne foi peut vérifier sans peine.

Or, si la disette des Boches est exagérée et camouflée comme tout ce qui vient de ces professionnels menteurs, les Turcs, eux, meurent littéralement de faim et de froid; nos journaux de Paris, même les moins suspects de tendresse pour eux, font de la littérature sur le spectacle terrible de leur misère, mais, depuis trois mois qu'ils se sont rendus à la merci de leurs soi-disant protecteurs séculaires, personne n'a songé à leur donner un morceau de pain ni une paire de sabots!

J'ose donc implorer la pitié, ou plutôt la justice de nos gouvernants et de tous les gouvernants alliés pour qu'au moins ces malheureux égarés d'un moment ne soient pas traités d'une façon plus impitoyable que les pires de nos ennemis!

Je citerai maintenant en faveur des Turcs un témoignage étranger. C'est mon ami, M. L. Barthou qui le tient d'un grand homme d'état roumain et m'autorise à le publier.

Voici ce témoignage : « La Roumanie vient de subir l'invasion de plusieurs peuples divers ; les voilà par ordre de férocité. Les plus atroces ont été les Allemands ; après eux, les Bulgares ; ensuite les Autrichiens, et puis les Hongrois. Les plus humains de tous ont été sans contredit les Turcs. »

L'histoire nous apprend aussi que jadis les malheureux Juifs, expulsés d'Espagne après de terribles persécutions, se réfugièrent chez les Turcs qui leur donnèrent la plus tolérante hospitalité et chez qui ils vivent en paix depuis des siècles, tandis que les persécutions contre eux n'ont pas cessé dans la sainte Russie orthodoxe.

VIII

RECTIFICATION DE CHIFFRES

(Lettre adressée au Directeur du *Figaro*.)

« Monsieur le Directeur,

» Je lis seulement aujourd'hui l'article intitulé « Pour les Grecs » que vous avez publié il y a quelques jours. A ce sujet, permettez-moi de faire appel à *votre loyauté* pour vous conjurer de donner place à une courte rectification. L'auteur a cru devoir insulter avec la dernière violence les délégués turcs, le jour même de leur arrivée chez nous; c'est son affaire, mais je crois cependant que personne ne le suivra lorsqu'il prétend confondre dans le même anathème les « Vieux-Turcs », nos amis séculaires, et la petite minorité des « Jeunes-Turcs » affiliés

à l'Allemagne; si peu documenté, hélas! que l'on soit en France sur les choses de Turquie, on n'en sait pas moins quelles différences radicales séparent ces deux classes d'hommes. L'auteur prétend en outre que 300.000 Grecs ont été massacrés (?) par les Turcs depuis le commencement de la guerre; il serait facile de contredire ce nombre fantastique et de lui opposer les milliers de Turcs massacrés et *incendiés* journellement par les Grecs, mais cela me mènerait trop loin dans cette lettre. Je me contenterai donc de rectifier d'autres chiffres dont l'inexactitude est par trop flagrante. L'auteur, qui réclame pour la petite Grèce cette grande ville de Constantinople, prétend, à l'appui de sa thèse, qu'elle ne contient que 450.000 Turcs contre 370.000 Grecs. Pardon, les statistiques les plus sérieuses, les plus concordantes, et que tout le monde connaît, — celles de lord Robert Cecil, celles de l'éminent Français M. V. Cuinet et de tant d'autres, — établissent indiscutablement que cette population est ainsi répartie : 700.000 Turcs et 180.000 Grecs.

» Agréez, je vous prie, etc. »

IX

LE DOUZIÈME POINT DU PRÉSIDENT WILSON

(Retardé d'environ deux mois par la censure.)

Septembre 1919.

La plupart de nos journaux reproduisent une note d'après laquelle le Président Wilson aurait sommé la Turquie « *de cesser immédiatement les massacres de chrétiens en Asie Mineure* » sous peine de supprimer le deuxième de ses points. Je me permettrai de faire remarquer d'abord que, du seul fait que les Alliés ont admis la sanglante invasion grecque en Anatolie, ce deuxième point se trouve déjà, en

réalité, violé, de même que le douzième, sur lequel la Turquie devait se croire en droit de compter lorsqu'elle a signé l'armistice, puisqu'il était garanti par toutes les puissances de l'Entente ; douzième point qui était ainsi conçu : « Aux parties du présent Empire ottoman seront pleinement assurées la souveraineté et la sécurité ! » Ensuite le Président Wilson ne pouvait-il, du même coup, sommer les Grecs de cesser immédiatement leurs exactions barbares aux environs de Smyrne et d'Aïtin, les sommer aussi de cesser d'allumer à Constantinople ces incendies qui s'abattent *uniquement* sur les quartiers turcs et qui sévissent avec une continuité, une violence sans précédent dans l'histoire ; on sait que, pour couronner la série de ces désastres, les riches quartiers de Bechichtache — environ mille maisons — viennent encore de flamber la semaine dernière ; il ne restera donc bientôt plus, dans la ville des Khalifes, une seule maison musulmane debout, tandis qu'aucune maison grecque n'a été touchée.

J'ignore ce qu'il y a de vrai, ou plus probablement de faux, dans l'histoire de ces massacres que l'on accuse encore les pauvres Turcs

de préparer à l'heure actuelle; mais j'incline beaucoup à croire que ce n'est là qu'un chantage arménien, d'autant plus que je relève dans le rapport officiel des officiers français, envoyés en mission pour se renseigner sur place :

Partout j'ai entendu parler de massacres qui devaient avoir lieu pour le Ramazan (le Ramazan est depuis longtemps passé). A Eski-chehir, des Arméniens étaient venus me dire que telle et telle maison turque renfermaient des armes, mais le missionnaire français, le père Ludovic Marseille, m'apprit que ces armes avaient été vendues par les dénonciateurs arméniens eux-mêmes, qui les avaient achetées à des démobilisés.

Et un peu plus loin :

Parlant à ces dénonciateurs arméniens de la légèreté avec laquelle ils traitent de cette question des prétendus massacres, plusieurs m'ont avoué qu'ils exagéraient beaucoup pour influencer les Puissances et obtenir ainsi l'envoi de troupes alliées.

En tout cas, je prétends que la manière dont l'Europe traite les Turcs et les pousse aux actes de suprême désespoir, constituerait déjà

en leur faveur des circonstances on ne peut plus atténuantes.

Parmi les accusations dont certains journaux les accablent, j'ai relevé tout dernièrement cette énormité : « Les Turcs nous ont tout le temps trahis et nous trahiront toujours. » Vraiment? Je demande qu'on me fasse voir ces trahisons-là ! Ceux qui ont employé ce mot semblent en ignorer même le sens ; pour qu'il y ait trahison, il faut d'abord qu'il y ait traité, engagement, promesse. Or les Turcs non seulement ne nous avaient jamais rien promis, mais ne nous devaient rien non plus, moins que rien. Dans de précédents écrits, je crois bien avoir rappelé, établi jusqu'à l'évidence que, depuis la guerre de Crimée, nous n'avons fait autre chose que marcher avec leurs ennemis, leur nuire de toutes les manières, leur causer déceptions sur déceptions et, ce qui leur a été plus sensible que tout, les insulter de parti pris, toujours et quand même. Ils avaient cent fois le droit de nous déclarer la guerre. Cependant ils ne l'ont fait que par contrainte, on sait comment, et encore n'est-ce pas à nous qu'ils l'ont déclarée, oh ! non, mais aux Russes,

leurs ennemis héréditaires, qui ne s'étaient jamais cachés de leur intention obstinée de les anéantir à bref délai ; c'est croyant trouver une occasion unique de leur échapper, à ceux-là, qu'ils se sont jetés dans les bras de l'Allemagne ; qui donc n'aurait pas fait comme eux ! Mais, avec notre tendance à croire que tout nous est dû, nous avons crié à la perfidie parce que, lâchés par nous, ils se sont défendus comme ils pouvaient contre l'anéantissement dont ils se sentaient menacés pour demain. Ils ont du reste assez souvent exprimé leur regret profond d'avoir été obligés de se battre contre nous, et surtout, par leur façon fraternelle de traiter nos blessés et nos prisonniers, ils ont assez souvent prouvé combien, dans le fond, ils restaient nos amis !

En fait de trahisons, pendant la grande guerre, j'ai vu d'abord, et bien vu, celle de la Russie, qui restera une des plus colossales de l'histoire humaine. Ensuite, les cinq ou six petites trahisons successives, chroniques, pourrais-je dire, de la Bulgarie, tirant chaque fois dans le dos de ses alliés sans crier gare. Enfin j'ai vu les trahisons de la Grèce, celle d'Athè-

nes, la plus odieuse de toutes, le massacre de nos matelots sans armes, et puis toutes celles de Salonique, dont la série dura pendant tout notre séjour, d'ailleurs avec accompagnement ininterrompu, le long des quais, des vols les plus éhontés de notre matériel, de nos munitions, de nos vivres.

Oh! à côté de ces procédés, combien est reposante la belle et sûre honnêteté turque! Dans cette Salonique devenue grecque, chaque mois il fallait fréter un bateau pour déporter des centaines d'espions et de traîtres, pris dans toutes les classes sociales de nos bons alliés, des officiers, des marchands, des popes, des prostituées... A deux pas de la ville, fonctionnait un poste de ravitaillement pour sous-marins boches, lequel était camouflé en scierie mécanique et où les goélettes à pavillon de l'Hellade, en faisant mine de se caréner, venaient du matin au soir s'emplir d'essence pour nos ennemis. Et une belle nuit, quand apparut un zeppelin, nos bons alliés toujours, au moyen de feux allumés sur leurs toits, jalonnèrent sa route, afin qu'aucune de ses bombes ne fût perdue pour nos soldats...

Tout cela, oui, s'appelle traîtrises, et traîtrises qualifiées. Mais du côté des Turcs, que l'on me montre donc quelque chose qui puisse porter un tel nom !

X

UNE LETTRE QUI, A ELLE SEULE, SUFFIRAIT A PROUVER LA « FÉROCITÉ » DES TURCS

(Elle est écrite par un de nos matelots à sa famille.)

Constantinople, le 25 janvier 1915.

Je pense bien que vous n'êtes pas ignorants du naufrage du sous-marin *Saphir,* dans les Dardanelles, qui est arrivé le 15 janvier à 12 heures 45 environ. On était à 1.500 mètres de la côte, ce qui fait que nous avons eu tant de victimes ; ne sachant assez bien nager, nous nous sommes sauvés à 13 sur 27 que nous étions à bord. Il a fallu nager environ demi-heure et je vous assure que l'eau n'était pas chaude,

surtout que le vent soufflait assez dur. Heureusement que nous avons eu affaire à de bons officiers turcs, jusqu'à même se déshabiller pour nous couvrir. Aussitôt que j'ai été ramassé par une baleinière, je me suis vu déguiser en lieutenant turc, on nous a envoyés à côté d'un foyer d'une chaloupe à vapeur, on nous a amené la bouteille de whisky; vous parlez de lui envoyer une secousse... nous tremblions comme un tas de feuilles mortes. Heureusement que deux ou trois heures après on était complètement rétablis. Aucun de nous n'a même chopé la moitié d'un rhume. Nous avons resté vingt-quatre heures là, le lendemain on nous a envoyés à Constantinople et voilà cinq jours que nous y sommes. Nous nous y trouvons tous bien et je vous assure que le carnet de sommeil on le met à jour, on n'a plus besoin de faire le plat, on est servi à table comme des messieurs.

Signé : LE GALL.

Adresse,

Prisonnier français. Commandement de la Place.

Constantinople.

Turquie.

XI

LA CILICIE

En commençant, je demande la permission de faire connaître ce manifeste turc, qui me paraît aussi net qu'il est décisif, et qui me semble constituer un avertissement utile et grave :

La Ligue ottomane, ayant pris connaissance des arrangements conclus entre diverses puissances et concernant les territoires ottomans, considère comme un devoir impérieux de faire savoir son point de vue à l'opinion publique du monde civilisé et particulièrement à celle des pays dont les gouvernements ont conclu lesdits arrangements La Ligue ottomane, en émettant son point de vue, a la certitude absolue d'être en parfaite commu-

nion d'idées non seulement avec l'immense majorité des populations autochtones des territoires en question, mais aussi avec les musulmans du monde entier.

La Ligue attire tout d'abord et très spécialement l'attention publique anglo-française sur la clause relative à la province d'Adana, désignée, dans le dernier accord conclu entre leurs gouvernements respectifs, sous son nom historique de Cilicie.

La population de la Cilicie, de l'aveu même des journaux français, est turque dans son écrasante majorité et elle parle le turc le plus pur. Les ancêtres de ces Turcs, gouvernés par la dynastie turque des Kozan, y sont arrivés plusieurs siècles avant la conquête ottomane; ils se sont ralliés à l'Empire ottoman et ont accepté, de leur propre gré, la dynastie d'Osman.

Les Turcs de cette province ne veulent pas, comme ils l'ont catégoriquement déclaré à la mission américaine, se séparer du corps ottoman; ils sont décidés à n'accepter aucune domination étrangère, sous n'importe quelle dénomination qu'elle se présente.

Comme Sa Majesté Impériale le Sultan Khalife l'a déclaré, la nation turque est fermement décidée de s'opposer jusqu'à la dernière limite de sa force, jusqu'à son anéantissement complet, à l'occupation d'une parcelle quelconque du patrimoine national dix fois séculaire.

La Ligue ottomane croit de son devoir de pré-

venir l'opinion publique du monde civilisé que, si la Conférence de la Paix décide de partager les territoires du Proche-Orient, habités par les peuples musulmans qui n'ont jamais subi une domination quelconque, il lui faudra imposer sa décision à ces peuples par le sang et par le feu.

La nation ottomane est prête à introduire dans sa constitution toutes les garanties et toutes les modifications pouvant assurer les droits des minorités non musulmanes. Mais elle ne consentirait jamais à céder une parcelle de son patrimoine national soit à une puissance étrangère, soit à l'une des minorités ethniques qui se trouvent dans son sein.

Si les gouvernements des puissances alliées et associées veulent ne pas imposer à leurs nations, déjà fortement éprouvées par une guerre atroce de quatre années et demie, de nouveaux sacrifices et prolonger indéfiniment la perturbation et la lutte en Orient, ils s'abstiendront de prendre une décision tant soit peu en contradiction avec le Point Douze du programme de M. le Président Wilson, solennellement et intégralement accepté par tous les gouvernements des puissances de l'Entente.

La Ligue ottomane est convaincue que les nations anglaise et française, qui se sont imposé les plus lourds et les plus pénibles sacrifices pour faire triompher le droit et la justice, respecteront les nobles principes de la liberté et du droit de l'auto-disposition des peuples.

Nul pays n'aura la folie d'imposer à ses natio-

naux des privations immenses, des souffrances inimaginables pour permettre à ses dirigeants de répéter, en plein vingtième siècle, le crime du partage de la Pologne.

Cette Cilicie, visée dans le manifeste ci-dessus, est la partie la plus inaliénable de la patrie turque, elle en est le cœur même, et on se demande en vérité comment et pourquoi les diplomates européens ont pu concevoir un instant le projet inique de l'asservir.

C'est du reste un pays qui eût mérité d'être protégé de tous les contacts par de hautes murailles sans porte, pour que, dans notre monde trépidant et déséquilibré, restât au moins quelque part un coin pour le calme et le rêve. C'est la véritable terre de l'honnêteté sans tache, une sorte d'éden qui ne se laissa jamais contaminer par le mercantilisme et la fourberie des Levantins; un pays où l'on traite les affaires sans avoir besoin de rien écrire et où il suffit d'une parole donnée. Les mœurs y sont restées patriarcales et pures; une hospitalité chevaleresque y est pratiquée comme une vertu courante même par les plus pauvres; le respect des jeunes pour les vieillards, des

fils pour les parents y dépasse absolument nos conceptions occidentales. La résignation devant la mort y est plus sereine que partout ailleurs; en effet la perspective doit être sans effroi, d'avoir sa place, pour le grand sommeil, marquée par une petite stèle exquise, à l'ombre des arbres, au milieu du tranquille va-et-vient des vivants... Et sur les villages, sur les campagnes, plane une foi mélodieuse, que les muezzins traduisent en vocalises candides et claires.

La Cilicie, je me souviens d'y avoir voyagé à cheval, à l'époque de mon extrême jeunesse, sans armes, seul avec un domestique turc; c'était à la saison où les fleurs roses des rhododendrons couvraient les montagnes. Partout, dans les moindres hameaux, nous étions reçus comme des amis.

Plus tard, j'ai gardé longtemps à mon service des montagnards de ce pays-là, Turcs de vieille souche et de vieilles coutumes, qui ignoraient toutes nos langues européennes; ils étaient francs comme l'or, d'une scrupuleuse délicatesse et, bien entendu, n'avaient jamais goûté aux poisons de l'alcool. Oh! les braves gens!

Comme on se sentait en confiance avec eux! Ils étaient naïfs, mais jamais ils n'étaient vulgaires. Je me rappelle même qu'ils me communiquaient des lettres que leurs parents leur faisaient écrire par l'écrivain public du village natal, et je m'y intéressais tant il y avait là dedans de dignité et d'élégance native.

Les mœurs hospitalières de ces Turcs de Cilicie, que leurs pires ennemis, les Arméniens, sont obligés eux-mêmes de reconnaître, voici en quels termes je les trouve constatées dans le rapport officiel du capitaine Robert qui, accompagné du lieutenant Gautherin, fut chargé d'une mission de pénétration dans ce pays, au mois de mai de cette année 1919 :

Nous avons parcouru près de 600 kilomètres, en dehors de toute voie ferrée, en voiture, à cheval, ou même à pied, et, contrairement à toutes les affirmations, nous avons trouvé, jusque dans les moindres villages, la sécurité la plus complète, des hôtes extrêmement empressés, une hospitalité touchante et toujours gratuite, des guides très sûrs ; même dans les villages les plus pauvres nous n'avons pu indemniser les habitants de leur bon accueil qu'en recherchant quelques gamins à qui glisser une rémunération.

Partout les habitants et les autorités locales ont

montré plus que de l'obligeance à nous fournir, à titre gracieux, des chevaux de selle pour des randonnées de parfois une semaine.

L'impression générale, maintes fois constatée, est que la venue des Français est souhaitée et que notre prestige est grand jusque dans le moindre village. Dans tout centre un peu important, la langue française est répandue, et c'est une stupeur pour les Anglais qui s'efforcent de combattre notre influence par tous les moyens.

Aujourd'hui, au dire de tous nos envoyés qui ont parcouru leur pays, ces montagnards paisibles sont tellement las de la guerre qu'ils accepteraient le protectorat de n'importe quelle nation européenne, sauf de la Grèce contre laquelle tout le monde quitterait les travaux des champs pour prendre les armes, car la haine si justifiée qu'elle inspire est irréductible. Déjà, aux abords de la zone qu'elle a envahie, le pays, si tranquille autre part, vit dans l'exaspération et la terreur ; le pillage, le meurtre sont partout.

Naguère, c'était nous que les Ciliciens auraient surtout désirés comme protecteurs, et dans ce pays qui est un réservoir de soldats admirables, si sains de corps et d'esprit, nous

aurions trouvé les Alliés fidèles qu'il nous aurait fallu pour conserver notre situation séculaire en Orient. Mais nous les avons tant dédaignés et blessés, qu'aujourd'hui ils se détournent de nous. Si le rapport officiel que je viens de citer était vrai en mai, il ne l'est plus hélas! autant en octobre. Si les Turcs de Cilicie nous préféreraient encore à toutes autres nations européennes, ils ne nous désirent plus comme autrefois. L'atroce invasion grecque, dont ils nous rendent en partie responsables, les a outrés, et nos Alliés de l'Entente exploitent contre nous-mêmes l'indignation que ces envahisseurs inspirent. Si divisés sur tous les autres points, ces bons Alliés se sont mis d'accord sur un seul : leur ligue inavouée contre nous en Orient, leurs manœuvres collectives et acharnées dans le but de nous y supplanter.

Pour finir, voici à ce sujet un passage extrait d'un autre de nos rapports officiels :

Profitant de notre politique philhellénique, les Anglais, par l'intermédiaire d'agents de renseignements ou de propagande, vont, à intervalles très rapprochés, rendre visite aux fonctionnaires

turcs, grands ou petits, compatissent volontiers aux malheurs de la Turquie, en en rendant les Français responsables. Chaque pas en avant des Grecs a été exploité par eux, mis au compte de M. Clemenceau, intime ami de M. Venizélos, disent-ils, et apparenté à des familles grecques. Notre Président du Conseil, d'après eux, imposerait ses vues à la Conférence, le Premier anglais, pourtant turcophile, serait obligé de suivre le mouvement. Etc., etc...

XII

LETTRES
DE COLLECTIVITÉS TURQUES

J'ai reçu d'admirables lettres de collectivités turques, des lettres signées de cent, de mille noms. Toutes témoignent de leur affection persistante pour notre pays, et de leur confiance en sa justice, de leur inébranlable espoir qu'un jour nos yeux s'ouvriront à la vérité. Je ne puis les citer toutes, hélas! mais en voici une, prise bien au hasard :

Constantinople, juin 1919.

Cher Maître,

Au nom de tous les intellectuels turcs ainsi qu'au nôtre nous venons vous exprimer la pro-

fonde reconnaissance de notre peuple en détresse, peuple que vous défendez, parce que vous l'avez compris et apprécié, tandis que la grande majorité de l'Europe intellectuelle ignore ses excellentes qualités.

Non, les peuples ne sont pas responsables des crimes de leurs gouvernements. Vous êtes un de ces rares grands esprits qui se sont pénétrés de cette incontestable vérité et l'ont défendue contre les arguments théoriques des politiciens à courte vue.

Il est juste de réduire son adversaire à l'impuissance ; mais il faut s'arrêter là : écraser, n'est pas vaincre.

Vous, cher Maître, dont la voix est écoutée, ne feriez-vous pas bien d'avertir les hommes d'État que l'Entente, par suite de ses mesures trop dures contre les vaincus, court le danger de voir l'affaiblissement de la sympathie du monde civilisé envers elle, affaiblissement qui, inutile de vous le prédire, aura des conséquences incalculables.

L'humanité, dupe de ses meneurs vivants ou morts, a trop saigné : il faut que, désormais, la paix règne sur la terre, mais non pas comme dans des cimetières et dans des prisons.

Un de nos aînés avait divinement dit :

« Partout où l'on pleura, mon âme a sa patrie ».

Et en Turquie, plus que dans tout autre pays vaincu ou vainqueur, beaucoup pleurent et on pleure beaucoup.

L'Orient reconnaissant envers ses bienfaiteurs

d'Occident sait espérer, de même qu'il a su attendre et souffrir.

Veuillez accueillir avec bienveillance le courageux espoir que nous mettons dans votre inébranlable et rayonnante amitié pour la Turquie.

(Suivent une centaine de signatures d'éminents personnages ottomans.)

A quoi j'ai répondu en ces termes :

15 août 1919.

Messieurs,

Combien profondément m'a ému la belle lettre que vous avez bien voulu m'écrire et qui réunissait tant d'éminentes signatures ! Elle a mis plus de deux mois à me parvenir, hélas! arrêtée je ne sais où, et c'est pourquoi j'ai ainsi tardé à y répondre, ce dont je suis infiniment confus.

Quelle douleur de recevoir un si vibrant appel et de se sentir accablé par son impuissance à y répondre autrement que par des mots, — de pauvres mots d'affection, que je n'ai même pas la possibilité de publier.

Pendant la guerre, surtout depuis l'armistice, je n'ai cessé de lutter pour votre chère Turquie, mais toujours et partout ma voix a été étouffée par une trop partiale censure... Veuillez, je vous en supplie, le dire à tous ceux qui ont signé la si touchante lettre.

Ah! de grâce, ne croyez pas que la France soit

la principale nation hostile à la vôtre, ni la vraie responsable de vos malheurs. Surtout ne croyez pas que tous ceux de nos officiers ou soldats revenus de votre pays ne vous aient point gardé dans leur cœur un sympathique et reconnaissant souvenir ; tous au contraire plaident pour vous, tandis qu'ils n'ont rapporté que du dégoût pour vos ennemis et calomniateurs levantins. Mais ils sont restés une minorité, dont de vieux préjugés étouffent la voix, et ce sont les légendes tenaces, c'est la propagande effrénée des Grecs et des Arméniens qui partout triomphent encore. Je souffre avec vous, je suis dans l'angoisse avec vous, et je m'enorgueillis de ce que, à cause de vous, je vis au milieu de la basse insulte et de la menace. Je parlerai dès que j'aurai le droit de parler, mais ma parole sera si peu de chose et surtout elle arrivera si tard !...

PIERRE LOTI.

XIII

A PROPOS D'UNE INTERVIEW

Dans une toute récente interview de M. Politis, publiée par l'*Éclair*, je suis heureux de relever cette constatation, faite même par les amis les plus obstinés de la Grèce : « Il est hors de doute qu'un mouvement se dessine en France en faveur du maintien de l'Empire turc en Europe. » Oh! oui, Dieu merci, les yeux des Français commencent enfin de s'ouvrir ; les voix unanimes de tous nos représentants officiels à Constantinople, de tous nos officiers, de tous nos soldats revenus d'Orient, commencent tout de même à triompher des préjugés les plus

enracinés, des calomnieuses propagandes les plus acharnées. Et M. Politis avoue du reste lui-même que ces voix sont « *autorisées* » ; oh ! sur ce point, je lui donne raison.

Ce qui m'étonne, dans cette interview, c'est l'insigne maladresse d'un politicien comme M. Politis dans le choix des mauvaises raisons qu'il invoque ; il est tombé, comme à plaisir, sur celles qu'il est le plus facile de réfuter.

Eh ! quoi ! vraiment, l'Entente avait promis à la Grèce de refouler à son profit les Turcs en Asie ! Je demande que l'on me montre quelque part trace d'une telle promesse ! En fait de promesse, je trouve au contraire un engagement solennel envers la Turquie, *le douzième point de M. Wilson*, ainsi concu : « *Aux parties du présent Empire ottoman seront pleinement assurées la souveraineté et la sécurité* », et la Turquie, lorsqu'elle a signé l'armistice, pouvait se croire en droit de compter sur cet engagement-là, puisqu'il était garanti par toutes les puissances de l'Entente ; or, il a été violé outrageusement du seul fait que les Alliés ont admis la sanglante invasion grecque en Anatolie, et quand le délégué du sultan est venu à

Paris pour protester, il a été éconduit comme un laquais.

M, Politis se plaint du « *malaise grec* » ; je me permets cependant de ne pas le trouver comparable au malaise turc, car les Grecs n'ont pas, que je sache, dans leur capitale, de continuels et terribles incendies pour tout anéantir, surtout ils n'ont pas, comme les pauvres Turcs en Anatolie, une armée barbare qui tue, massacre, brûle, viole et torture ; or, tel est le rôle de l'armée grecque à Smyrne et à Aïdin, et ces faits ont eu trop de témoins français ou anglais, ont été trop constatés et dénoncés, malgré une censure vigilante et partiale, pour que M. Politis puisse encore les dénier.

M. Politis se plaint aussi que l'Entente ait chargé la Grèce d'un mandat trop lourd à Smyrne : j'admets, hélas ! qu'un mandat lui a été donné, mais j'ose prétendre qu'il a été exécuté d'une façon criminelle et sauvage que les puissances n'auraient jamais attendue de la part d'une nation qui se targue d'être chrétienne.

Où l'imprudence et la maladresse de M. Politis deviennent stupéfiantes, c'est quand il ne craint pas d'énoncer les paradoxes que voici :

1° D'après lui, en Grèce, en Bulgarie, l'influence morale de la France s'était librement et largement développée, et il ne craint pas d'ajouter qu'il n'en a pas été de même en Turquie ! C'est tellement colossal comme contresens qu'il n'y aurait rien à répondre. La Turquie, personne n'ignore qu'elle était, depuis des siècles, le pays du monde le plus ouvert à l'influence française, un pays où, hier encore, nous étions chez nous, un pays où la seule langue européenne vulgarisée était la nôtre ; on nous aimait à Constantinople et, malgré tout, si nous faisions seulement un geste moins implacable, on nous aimerait encore; depuis l'armistice on nous appelait à grands cris ; pendant les plus dures batailles, les Turcs cessaient le feu pour épargner nos ambulances ; et nos blessés, nos prisonniers, étaient traités toujours avec la plus exceptionnelle sollicitude, j'en appelle sans crainte au témoignage de tous nos combattants !

2° « Si la question d'Orient, dit encore M. Politis, n'est pas réglée une fois pour toutes en faveur des Grecs, véritables amis de l'Entente et de la France (!), la paix du monde sera

à jamais compromise. » Qu'il me pardonne d'affirmer absolument le contraire. Si les envahisseurs étrangers, installés à Smyrne contre le droit des gens et contre la foi des traités, ne sont pas retirés bientôt, l'indignation des pauvres Turcs les poussant alors aux résolutions extrêmes, nous verrons commencer une interminable guerre d'extermination, où beaucoup de sang français coulera encore...

M. Politis, pour nous gagner à sa cause, veut bien nous offrir l'avantageuse amitié de la Grèce. Il prétend que son pays sert déjà l'influence française, et, pour le prouver, il fait miroiter à nos yeux les minuscules institutions fondées, ou *projetées*, à Athènes dans notre intérêt. Mais, qu'est-ce que ces négligeables et incertaines choses, auprès de l'immense et universel prestige séculaire que la Grèce va nous faire perdre en Turquie et dans tout l'Islam ! Et qu'est-ce que la petite Grèce elle-même, auprès de cette Turquie encore si vaste et, malgré ses mutilations, capable de redevenir demain pour nous, si nous le voulions, une alliée si puissante? M. Politis, et c'est là surtout que s'affirme la naïveté de ses paradoxes,

nous parle de tout ce que pourrait faire la petite minorité grecque d'Asie-Mineure pour le développement de notre influence là-bas. « Aujourd'hui, dit-il, le prestige de la France en Orient est immense, et un avenir économique plein des plus riches promesses s'ouvre là pour elle ; tandis que son influence diminuerait du coup, le jour où elle cesserait de soutenir les Grecs. » Il est impossible de pousser plus loin le contresens, et on dirait une gageure. Notre influence séculaire là-bas, mais justement elle est aux trois quarts perdue depuis que nous avons souscrit à l'invasion grecque, et nous ne sommes même pas loin de nous y faire haïr ; la preuve en est que les Turcs, qui demandaient à grands cris le protectorat de la France, ne lui ont même plus fait l'honneur de prononcer une seule fois son nom, au congrès récent où les Américains les avaient consultés sur le choix d'une nation protectrice. Voilà donc un premier résultat indéniable, facile à vérifier pour tous, que vient d'acquérir notre nouvelle politique orientale ! J'ajouterai, pour les banquiers et les commerçants, que nous étions là-bas les maîtres incontestés des mar-

chés, et que notre brouille avec la Turquie va nous faire perdre, au dire des spécialistes, une moyenne de deux milliards et demi par an.

Quant à la tendre amitié de son pays, que M. Politis nous promet en termes si touchants, je me permets d'en douter; elle surprendrait sans doute beaucoup nos officiers, nos fonctionnaires, nos religieux qui ont fréquenté les villes orientales, car tous se plaignent de l'animosité des Grecs, de leur jactance et de leur fourberie.

Je ne crois pas non plus que cette tendresse se soit beaucoup manifestée à Salonique, du temps où nous y vivions côte à côte avec ces amis-là. A côté de leurs mille petites traîtrises, combien était reposante la belle et sûre honnêteté turque! Nous avons trop vite oublié la grande trahison d'Athènes, qui fut la plus odieuse de toutes celles de l'histoire humaine, le massacre de nos matelots sans armes! Je veux bien que ce forfait a été conçu par la sœur du Monstre, mais il n'en demeure pas moins qu'elle a trouvé sans peine des complices grecs pour l'exécuter.

XIV

QUELQUES TÉMOIGNAGES

J'ai bien hésité à publier les lettres qui suivent. En effet, l'ennemi (arménien ou grec) ne manquera pas de dire : « Eh! quoi, c'est tout ce qu'il en possède ! » Cependant, les publier toutes, c'eût été rendre ce livre bien long et plus fastidieux encore. Mais peut-être eût-il mieux valu n'en publier aucune (?) Et puis, pourquoi plutôt celle-ci que celle-là? Combien il était difficile de choisir, puisque toutes étaient belles et se ressemblaient!

Voici d'abord celle d'un officier dont je ne puis *pour le moment* donner le nom, parce qu'il est encore en service à Constantinople :

Constantinople, 10 mai 1919.

Commandant,

De tout cœur je m'ajoute à la liste des nombreux officiers de l'armée d'Orient auxquels vous faites allusion dans vos pages généreuses. Vous dites ce que nous pensons tous, et puissent vos paroles détruire l'effet des articles qu'acceptent trop facilement certains journaux de Paris.

C'est notre ferme espoir que les quelques milliers d'entre nous qui sont rentrés en France finiront par faire entendre leur voix. Mais pourront-ils jamais redresser l'erreur d'appréciation monumentale que nous commettons à l'égard de tout ce qui est grec ou levantin? Quelle funeste erreur que notre sympathie aveugle — à la Denys Cochin, comme on dit ici — pour les Grecs, que nous voulons rattacher aux Grecs antiques, alors que c'est un tout autre peuple, un peuple de mercantis, dont les dirigeants sont xénophobes.

Faut-il que les Turcs soient tolérants et patients pour laisser, avant la signature de la paix, les Grecs et les Arméniens (qui sont encore sujets ottomans, j'imagine) faire flotter leurs drapeaux! On voit le drapeau grec à toutes les fenêtres et sur nombre d'églises. On voit des gravures représentant Sainte-Sophie sans minarets et pavoisée de drapeaux grecs. Les Grecs s'imaginent-ils qu'ils ont conquis Constantinople? Ils ne comprendront jamais que s'ils promènent ici librement leurs uniformes, c'est grâce aux cinq années de

tortures infligées à la France. Sait-on en France qu'aucun des officiers grecs qui se pavanent ici grâce à notre victoire ne nous salue dans les rues, où ils se livrent aux manifestations les plus impudentes, et, comme remerciement, ils nous appellent « ces niais de Francais ».

On voit plus incroyable encore ici : des drapeaux de nations qui n'existent pas encore : le drapeau arménien et le drapeau juif! Oui, les Turcs sont tolérants et patients!

Et nous nous compromettons avec les Grecs comme il n'est pas permis. Ne savons-nous pas que, s'ils étaient les maîtres ici, leur xénophobie nous mettrait immédiatement à la porte et que c'en serait fait de la langue française et de notre influence?

Quand saura-t-on en France ce que vaut un Levantin? On dit ici qu'il faut cinq Juifs pour rouler un Arménien. En effet le pauvre Juif, honni des Français, ne vient qu'en troisième ligne comme rapacité. Pour la rouerie commerciale et le manque de scrupule, l'Arménien a le premier prix, le Grec le second, le Juif n'a qu'un accessit.

En tout cas, tout ce qui est levantin profite de notre victoire pour nous plumer à vif. Il faut voir comment ils ont exploité ici notre honnêteté et notre générosité. Pauvre Turquie, constamment aux prises avec ces sangsues, comment de temps à autre ne les aurait-elle pas jetées à terre d'un mouvement de fureur.

Que votre parole puisse être entendue, commandant! Les Turcs doivent être nos alliés! Je n'ai pu résister au plaisir de vous dire que, dans la courageuse campagne que vous faites, vous avez avec vous tous les officiers de l'armée d'Orient.

Signé : COMMANDANT X,
de l'État-major du général
commandant en chef des armées alliées.

Lettre d'un de nos médecins militaires.

Paris, le 14 octobre 1919.

Monsieur,

Je viens de passer trois ans en Orient, Salonique, Macédoine, Grèce, Roumanie et Bulgarie. Huit mois à Constantinople. Il est de mon devoir de venir ici soutenir les Turcs, inconnus chez nous, hélas!

De tout mon cœur et de toute mon âme je viens dire ici que j'ai trouvé *uniquement* chez eux la droiture, la bonté, l'honneur. Ce sont véritablement les « seuls gentilshommes des Balkans » et je suis fier de venir ici l'affirmer.

Signé : DOCTEUR EDARD.

Lettre du chef de bataillon Richet.

Revenant d'un séjour de trois ans en Orient et de six mois passés à Constantinople je serais heureux de vous présenter l'expression de mon admiration pour la campagne que vous avez menée et continuez à mener en faveur de nos anciens amis les Turcs. Pour ma part, une suite de circonstances heureuses et exceptionnelles m'ont permis de voir de près et de vivre même dans l'intimité de familles grecques, arméniennes et turques ; j'ai pu les apprécier les unes et les autres et mon choix a été rapide.

Arrivé dès novembre 18 à Scutari-Kadikeny, commandant militaire de cette agglomération à une époque où la désorganisation de tous les services était absolue, sans aucune directive de la part du commandement ignorant comme nous l'avons toujours été de la mentalité turque, j'ai cherché à orienter ma pensée et à me composer pour moi-même une directive qui fût empreinte de justice autant qu'il m'était possible. J'ai donc, en tous les milieux, réglé quantité de questions litigieuses entre Grecs, Arméniens et Turcs, assisté à des réunions de toutes sortes, fréquenté un grand nombre de familles, assisté à des dîners turcs, grecs ou arméniens, fréquenté des comités de dames turques, des personnes dévoilées, demi-voilées ou très voilées, et la conséquence est qu'à

mon tour et à mon regret j'ai fini par *massacrer*, moralement bien entendu, des Arméniens.

Je suis navré de voir les erreurs que nous continuons à commettre et la plus grande eût été de donner Constantinople aux Grecs, comme ceux-ci le revendiquent de plus en plus.

Stamboul est toujours la seule partie de Constantinople où il fasse bon de vivre et où l'on se sente dans une atmosphère d'amitié et de bonté, loin du tapage et de la débauche et où le portefeuille ne risque pas de s'échapper dans des mains inconnues.

A Stamboul, j'avais quelques amis turcs qui ne comprenaient pas ma langue, mais dont la poignée de main était éloquente et d'une cordialité qu'on ne rencontrait pas à Péra ; à Péra ce n'est, comme toujours, que le vol, la luxure et la saleté exposées dans les rues.

Les Grecs vantent leurs victoires imaginaires, oubliant qu'ils nous ont tiré dans le dos en 1915, 16, 17, qu'ils n'ont jamais pu mobiliser et que leur action en septembre 1918 a été presque nulle ; ils revendiquent dans leurs églises transformées en salles publiques des conquêtes qu'ils ne doivent qu'à leur esprit d'intrigue. On est étonné d'entendre dans ces sanctuaires de paix vociférer des cris de haine et de vengeance, et on regrette d'avoir quitté les doux endroits de repos à l'ombre des mosquées de Suleimanié ou de Sultan Selim.

Je n'ai jamais autant regretté qu'aujourd'hui mon absence de talent et la médiocrité de ma

situation, car j'aurais été heureux de pouvoir continuer l'œuvre restée inconnue que j'ai commencée là-bas et qui n'aura pas été tout à fait inutile, je l'espère.

Si les Arméniens me détestaient, je crois avoir conservé quelques sympathies parmi les Turcs, et, quoique catholique, j'éprouve pour les chrétiens de Constantinople, Grecs et Arméniens, le même mépris qu'éprouvent pour eux les musulmans.

Je ne puis actuellement que joindre l'expression de mon admiration profonde pour l'œuvre que vous poursuivez à celle de mes camarades d'Orient. Etc., etc.

Signé : Richet, chef de bataillon,
11, rue de la Tour, Paris.

Lettre du capitaine de Courson.

Commandant,

J'ai fait plusieurs séjours en Turquie, et j'ai été chef de la base de Volo pendant cinq mois : c'est vous dire que *timeo Danaos* et que je partage votre sympathie pour les Turcs. Comme vous, je trouve que notre politique avec eux est absurde ; actuellement, vos amis les Turcs ont bien raison de tomber sur les Grecs autour de Smyrne et n'exercent sur eux que de justes représailles pour leur guet-apens et leurs lâches excès. Pendant le dé-

barquement grec de Smyrne, j'étais en mission aux environs de Koniak et d'Afioun Kara Hissar. Je connais bien la mentalité actuelle de la Turquie et je serais heureux de pouvoir vous fournir quelques renseignements utiles à la cause des braves Turcs, que je défends comme vous, mais malheureusement avec moins d'autorité, etc...

Signé : CAPITAINE DE COURSON,
Le petit Bel Air, Saint-Servan
(Ille-et-Vilaine).

Lettre du lieutenant Dupuy.

Constantinople, 2 mai 1919.

Commandant,

. . . .

Non, la cause de la Turquie n'est pas perdue, car tous les camarades que j'ai trouvés ici sont bien d'accord sur ce fait que, dans ce pays, seuls les Turcs sont intéressants. La signature des préliminaires de paix nous donnera certainement la possibilité de témoigner bien haut les sentiments qu'à l'heure actuelle nous contenons à peine. Nous sommes tout dévoués aux Turcs parmi lesquels nous nous trouvons et pour qui nous éprouvons la sympathie la plus vive, etc...

Signé : DUPUY.

Lettre du lieutenant de vaisseau Rollin.

Commandant,

J'ai une dette de reconnaissance à acquitter envers vous, car, étant tombé aux mains des Turcs après ma blessure, votre influence a beaucoup contribué à l'accueil que j'ai reçu de tous leurs officiers avec qui je me suis trouvé en contact pendant mes six mois d'hôpital. A chaque instant d'ailleurs on me demandait de vos nouvelles ; j'ai pu constater la reconnaissance que vous gardaient les Turcs de tous genres, de toutes provenances et l'influence que vous aviez sur eux. Avec quel esprit chevaleresque j'ai été soigné et traité et quel prestige la France conservait là malgré la guerre !

Une chose m'a péniblement frappé pendant les quelques jours que j'ai passés en France entre mes deux séjours en Turquie. J'ai vu défendre dans les journaux français les revendications grecques, arméniennes, etc., il n'y a que l'influence française en Turquie dont, à part vous, on ne se préoccupe pas. Pourtant il n'y a pas, je crois, un Français connaissant la Turquie qui ne doive être tout à fait d'accord avec vous à propos de ce que vous avez écrit au sujet des « Massacres d'Arménie ».

Cela fait peine de voir ainsi négliger l'œuvre de nos devanciers en Orient, qui est le résultat de tant d'efforts et dont on a pu constater la solidité

dans les circonstances les plus critiques. Au cas où vous jugeriez utile et intéressant de publier quelques anecdotes de ma captivité chez les Turcs, je n'y verrais aucun inconvénient, au contraire. Etc...

Signé : LIEUTENANT DE VAISSEAU ROLLIN.

Base navale de Constantinople.

Lettre du lieutenant Louis Antier.

Commandant,

Permettez à un petit sous-lieutenant de vous remercier, en son nom et au nom de quelques camarades, de la généreuse brochure que vous venez de publier sur les « Massacres d'Arménie ». Notre audace est grande sans doute, mais elle a pour excuse les discussions qu'autour de nous nous voyons engagées au sujet de votre livre. Certainement partout elles doivent être aussi violentes et aussi passionnées : les uns y mettent toute l'obstination de leurs préjugés ; les autres, pour vous défendre, toute l'ardeur de leur conscience et leur amour de la vérité. Sûrement l'écho en arrive jusqu'à vous ; vous ne vous souciez guère des imbéciles qui ne vous comprennent pas, des gens de mauvaise foi qui vous déchirent, et des pauvres malheureux qui croient faire montre de beaucoup d'esprit en mettant votre magnifique campagne

sur le compte de ce qu'ils appellent votre « exotisme »!!! Mais peut-être que nous vous ferons plaisir en vous exprimant très simplement notre respectueuse sympathie et toute notre reconnaissance.

Personnellement j'ai, pendant la guerre, beaucoup vécu en Orient ; bien que parti là-bas avec pas mal de préjugés contre les Turcs, j'ai pu me convaincre que, *seuls*, ils étaient de braves gens et des gens civilisés ; par-dessus le marché, il n'y a qu'eux qui aiment vraiment la France et sans arrière-pensée. A côté du Bulgare sauvage, du Grec fourbe et lâche, le Turc cultive toutes les vertus familiales et sociales.

Quant aux Arméniens, c'est la pire race des Balkans : faux, lâches, menteurs, ce sont des gens répugnants. On dit « les Massacres d'Arménie » ; tout en étant un peu exagéré, le terme d' « Exécutions d'Arménie » se rapprocherait mieux de la vérité.

En effet, tous les massacres, — puisque massacres il y a, — furent provoqués par cette vilaine race. Dans les régions où ils se sentaient les plus forts, ils rançonnaient, ils pressuraient, ils assassinaient les Turcs qui se trouvaient en état d'infériorité. Mais voilà, c'étaient des massacres par petits paquets et nul en Europe n'y faisait attention. — Mais allez donc raconter ça en France !...

Vous pouvez publier ma lettre tant qu'il vous plaira, et avec mon nom et mon prénom. Je regrette seulement de ne pouvoir faire davantage.

Depuis que j'ai pu approcher les Turcs, je les aime ; ils ont toutes les qualités qui manquent à leurs « victimes ».

Voulez-vous que je vous cite deux petits faits personnels qui sont la contre-partie l'un de l'autre? En juillet 1917, je dirigeais à Salonique la popote de notre dépôt. Un jour arriva à la cuisine un Turc qui vendait des légumes et je lui en fis acheter, trop heureux d'échapper pour une fois à nos fournisseurs grecs. Il accepta d'être notre fournisseur habituel et devint la Providence de notre popote. Vous ne pouvez vous figurer avec quelle sollicitude il s'occupait de nous, il se serait fait un scrupule, non pas d'augmenter d'un centime le prix des achats qu'il faisait pour nous, mais même de nous causer trop de dépenses quand, à force d'ingéniosité et de *courses lointaines*, il pouvait arriver à nous approvisionner à bas prix d'une façon qui rendait jaloux tous nos voisins.

La contre-partie, la voici : Je connaissais à l'école d'aviation de Sédès, un officier grec, d'extérieur charmant, d'allures aimables, le type du Grec francisé, cultivé d'ailleurs et affectant de nous considérer un peu comme des compatriotes : un ami, quoi ! Il me devait de l'argent. Un beau jour, on apprend que je vais rentrer en France. J'attendis une semaine et ne revis mon bonhomme qu'auparavant je rencontrais tous les jours. Voulant en avoir le cœur net, je le fis prévenir de mon départ ; il répondit à plusieurs reprises « qu'il me cherchait ». Naturellement, jamais ne le revis. Par

acquit de conscience, je lui écrivis trois fois : pas de réponse.

Comparez, Grec d'élite et Turc du peuple!

Qu'il me tarde que votre livre paraisse! Ce sera une belle exécution morale des gens qui vous déchirent. Les amis des Turcs, — tous ceux qui les connaissent, — y applaudiront.

Signé : LIEUTENANT LOUIS ANTIER.
à l'aviation,
rue de Rivière, Bordeaux.

Lettre d'une sœur A..., qui vient de retourner en Syrie.

Les pachas étaient bons pour nos sœurs et pour les enfants. Un leur a dit : « Je fais comme si je ne voyais rien et n'entendais rien; mais je sais très bien que les Français ravitaillent le Liban; c'est un bienfait, je ne dis rien et ne veux pas faire de misères. »

Bien de nos sœurs ont été employées dans les hôpitaux turcs, dans les ambulances, partout elles ont été bien considérées et bien traitées.

Renseignements
fournis par une sœur de charité, qui durant toute la guerre est demeurée en Syrie.

Les Turcs ont employé nos sœurs dans leurs hôpitaux où elles ont été traitées avec égards. Cer-

tains hauts fonctionnaires, comme Ali Munif Pacha, gouverneur du Liban, ont même approvisionné durant de longs mois les maisons de charité et les asiles, comme l'orphelinat de Youk qui n'a presque pas souffert de la faim durant tout le cours de la guerre. Dans ces maisons ils les ont laissées entièrement libres pour l'exercice de leur culte et les pratiques religieuses en usage.

Lettre du lieutenant Xavier François.
Saint-Louis-de-Montferrant (Gironde).

11 mars 1919.

Maître,

Je savais par M. Georges Cain que des lettres que je lui avais envoyées d'Orient vous avaient intéressé, en particulier celles où je parlais sans tendresse des Grecs et des Arméniens, tandis que je faisais l'éloge enthousiaste de vos amis les Turcs; j'ai toujours eu une très vive sympathie pour ces derniers, mais je ne les connais réellement que depuis près de quatre ans, après avoir fait la campagne des Dardanelles, puis celle de Macédoine. Cependant, Maître, permettez-moi de les nommer aussi *mes* amis, ou mieux nos amis.

Je sais que vous préparez un livre ; beaucoup d'officiers et soldats d'Orient vous ont donné leur impression, et je voudrais y joindre les miennes... qui, en quatre ans, sont devenues mieux que des impressions, car j'ai fait successivement toute la

Macédoine, la Grèce et les Iles, la Serbie, la Bulgarie, la Roumanie et Constantinople.

Lettre du lieutenant Martin.

Commandant,

Je lis dans le *Figaro* votre appel en faveur des Turcs, et à l'appui de la thèse que vous défendez, je me permets de vous citer le fait suivant : Au début de l'expédition des Dardanelles, alors que le P. G. était installé au château d'Europe, on avait établi un hôpital à l'abri de ses murailles. Or, un jour les Turcs firent parvenir un message annonçant leur intention de bombarder le château d'Europe et disant qu'ils n'ignoraient pas que l'hôpital était installé à proximité, et qu'ils prévenaient d'avance à seule fin qu'on puisse l'évacuer avant le bombardement.

Je ne pense pas qu'on puisse relever un seul exemple de cette courtoisie chevaleresque, en faveur de nos autres ennemis.

Signé : LIEUTENANT MARTIN,
en convalescence à Arcachon.

Deux lettres de Françaises.

Au sujet des agents provocateurs entretenus en Turquie par certaines puissances européennes, voici le récit que m'envoie une Fran-

çaise, fille du grand médecin français de Constantinople du temps d'Abd-ul-Hamid, et qui a passé la plus grande partie de sa vie en Turquie, surtout dans le palais, en compagnie des princesses impériales :

C'était sous le règne d'Abd-ul-Hamid, nous étions au courant de tout ce qui se passait et se disait à Yeldiz.

Un évêque arménien, réputé comme agent provocateur salarié, allait et venait entre Van et Constantinople; on avait remarqué qu'une certaine effervescence régnait en Arménie depuis que ce cher « Despote » (comme disent les Arméniens) se livrait à ces randonnées. Mais vous connaissez les Turcs de ce temps-là, bons, généreux ; aucune mesquinerie, aucune petitesse d'esprit, mais par contre beaucoup de négligence, de lenteur ; bref, l'éternel Bakaloum! (Nous verrons!)

Cependant un jour on a découvert le pot aux roses. Le « despote » était payé par les *** pour susciter une vraie révolte, dont on « parlerait en Europe »... et voici que les Arméniens s'étaient mis tout à coup à égorger des enfants musulmans et, détail absolument exact, ils étalaient sur des tables, comme devant une boucherie, et offraient à vendre des morceaux d'enfants turcs et kurdes, en criant : « De la viande de Turc, de la viande de « damouz »! (porc!)

Vous connaissez trop bien les Turcs pour que

j'en dise plus long. Ils ne se possédaient plus après cela!

Vers cette époque arrivaient le fils et la fille d'un grand chef kurde. Ils venaient dévoiler au Sultan, l'un au Selamlik, l'autre au Harem, tout le danger de ces intrigues de provocation.

Histoire que me rapporte une autre Française qui a passé presque toute sa vie en Turquie et qui, en particulier pendant la guerre, n'a cessé d'être comblée d'égards :

Une dame arménienne, sérieuse et intelligente, qui s'occupe beaucoup en ce moment des orphelinats arméniens fondés ici, m'a raconté ces faits d'hier :

On recherche partout dans les familles turques les enfants arméniens pouvant s'y trouver, pour les reprendre.

Une jeune fille est signalée dans le harem d'un prince fils d'Abd-ul-Hamid. On va la réclamer, et tout de suite on la laisse libre de s'en aller. Elle a une quinzaine d'années et a été recueillie il y a dix ans chez le prince. Elle a toujours été admirablement traitée, elle a gardé son nom chrétien d'Isabelle, on ne lui a jamais parlé religion, on l'a respectée et parfaitement élevée. On la quitte à regret et on lui paye même une voiture pour faire

le chemin. (Les voitures en ce moment sont à des prix fous, personne n'en prend.)

Le lendemain on voit arriver à l'orphelinat un nègre porteur d'un trousseau complet, robes, étoffes, lingerie, et en plus de beaux bijoux. Cela lui était destiné, on ne voulait pas la laisser quitter la maison de son enfance sans l'avoir comblée. Voilà nos Turcs! Remarquez bien ce détail délicat : ce fut fait *le lendemain*, non pas sous l'influence d'une intimidation quelconque, mais par pure bonté et générosité.

Le fait m'a été conté par la dame qui venait de recevoir elle-même la jeune fille dans son orphelinat. Cette dame, Arménienne, donc pas amie des Turcs, ajoutait fort raisonnablement qu'elle ne pouvait pas aimer les massacres de ses frères (à propos de ces massacres, il y aurait beaucoup à répondre!) mais qu'elle se trouvait tous les jours quand même devant des faits d'une délicatesse et d'une noblesse telles qu'elle était obligée d'admirer.

Lettre du docteur Leremboure.

Commandant,

J'ai été trois ans chirurgien de l'armée d'Orient et j'ai eu partout en Macédoine à donner mes soins à la population civile. J'en rapporte cette conviction : les Turcs sont en Orient le peuple le

plus « près de nous ». J'ai pu chez eux pénétrer dans tous les milieux ; c'est partout la même dignité, la même honnêteté, la même affabilité pour nous Français. Et, chose rare, c'est partout de leur part la même persistante reconnaissance pour le moindre service rendu, — reconnaissance souvent traduite par des traits d'une délicatesse charmante. En dehors d'eux, que l'on cherche donc en Orient d'analogues sentiments, la récolte sera maigre ! En Macédoine, dans le moindre village on regrette la domination turque et, quand par hasard on rencontre des Grecs honnêtes, ils disent la même chose.

Vous êtes le grand ami des Turcs parce que vous les connaissez. Nombre de Français ont enfin appris à les connaître aussi à présent ; mais ils connaissent aussi les Grecs et il n'est pas un poilu de l'armée d'Orient ayant campé près de ces derniers qui ne les juge en termes fort nets et plutôt... sévères. Et derrière vous, qui seul avez osé élever la voix, nous allons tous nous demandant avec inquiétude si vraiment nous allons assister à l'agonie du seul peuple d'Orient ami des Français, au plus grand profit des Grecs, Arméniens, Levantins et autres métèques de ce genre.

Croyez-moi, etc.

Signé : DOCTEUR LEREMBOURE,
39, Calle de Prim,
Saint-Sébastien.

Lettre de M. le docteur Guégan,
Directeur du Service de Santé, à Tunis.

Commandant,

Au moment de l'arrivée à Tunis des grands blessés des Dardanelles, comme j'avais repris du service et que je dirigeais l'hôpital militaire du Belvédère, je reçus l'ordre du général en chef de faire une enquête sur la façon dont nos blessés avaient été traités par les ambulanciers turcs. La réponse fut unanime : tous avaient été parfaitement soignés par les infirmiers ottomans : les officiers ne tarissaient pas d'éloges sur les soins dont ils avaient été entourés.

La plupart de nos grands blessés me firent des déclarations verbales, mais quelques-uns d'entre eux tinrent à me donner des relations écrites. Je viens d'en retrouver une que je vous envoie : elle est éloquente dans sa simplicité ; la terminaison ne prête à aucune équivoque.

Il est temps que la légende du Turc massacreur prenne fin, en même temps que celle de l'Arménien, victime innocente. Mais, hélas! détruira-t-on jamais les légendes?

Je vous adresse, commandant, etc...

Signé : GUÉGAN,
Directeur de la Santé de Tunisie.

Je transcris, en respectant les fautes d'orthographe, la touchante lettre au crayon communiquée par M. le docteur Guégan :

Ayant été blessé pour la quatrième fois, sur les huit heures du soir je suis tombé sur le coup et ai attendu quelques moments que la fusillade ait ralenti pour remuer. Je me suis trainé ensuite sur les coudes pendant environ 50 mètres et là j'ai rencontré une petite tranchée où je me suis laissé tomber dedans. Là un peu à l'abrit des balles et des obus, j'y ai passé la nuit du 2 au 3 mai, sous les balles et les obus qui faisaient rage. Enfin vers midi tout paraissant à peu près calme, étant épuisé de fatigue, je sort du trou, mais, ayant à peine fait 100 mètres, que je tombai évanoui. Ayant repris connaissance je vis venir un Turc qui ramenait un camarade françait blessé. Je les appelais et ils vinrent s'asseoir à côté de moi. Je demandais de l'eau au Turc, il me fit comprendre qu'il n'en avait pas mais qu'il allait aller en chercher, ce qu'il fit aussitôt; il revint quelques moments après en compagnie d'un autre brancardier turc en apportant deux bidons d'eau, ils en donnèrent un à mon camarade et l'autre à moi, ainsi que du sucre et deux cigarettes. Comme nous étions reposez un peu, les Turcs nous firent comprendre que nous étions en danger et qu'il fallait partir, mais je leur fit comprendre à mon tour que nous ue pouvions pas marcher et au même moment un des brancardiers turcs me monte sur

le dos de son camarade et l'autre ramène mon camarade en lui donnant le bras et prennent la direction des lignes françaises. Mais de ce moment là ayant été aperçu par les tirailleurs sénégalais, un groupe de quatre brancardiers de tirailleurs accompagné d'un sergent vinrent au devant de nous, et c'est en nous serrant la main que les deux Turcs nous remirent sur les brancards des tirailleurs sénégalais qui me portèrent au poste de secours du 135e bataillon. Et c'est ainsi que les Turcs me sauvèrent la vie.

Signé : MICHENAUD MARCEL,
du 135e Régiment d'infanterie de marche,
3e bataillon, 9e compagnie.

J'arrête là ces citations, que j'aurais pu indéfiniment continuer et que d'ailleurs je n'ai pas choisies, mais plutôt prises au hasard. Elles ont, il me semble, un accent de sincérité et de conviction qui s'impose. Que ceux qui désirent se documenter davantage veuillent bien interroger n'importe lequel de nos combattants revenus de Turquie; je suis sûr d'avance des réponses qui leur seront faites.

Auprès de tels témoignages, que valent les insultes de quelques petits journalistes, abusés ou salariés, qui n'ont jamais mis les pieds en Orient, et qui — sans s'en douter, je veux le croire — travaillent directement contre notre France bien-aimée !

TABLE

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 9621-11-19.





